

L'autre Parole

La revue des femmes chrétiennes et féministes

... célèbre sa doyenne!



NO 99, AUTOMNE 2003

Som-mère

Liminaire, par Yvette Laprise	p. 3
Accueil, par Monique Dumais	p. 4
Vendredi soir..., par L. Melançon et M. Gratton.....	p. 5
Symboles, rites et expérience d'une femme biblique, par Micheline Gagnon.....	p. 8
Le rituel, désappropriation, réappropriation, par Christine Lemaire	p. 14
La pratique rituelle de L'autre Parole, par Yvette Laprise	p. 23
Un chapelet féministe chrétien, par Marie-Josée Riendeau.....	p. 28
Célébration.....	p. 33
Retour sur la célébration, par Denise Cossette.....	p. 47
Ayla, par Monique Hamelin	p. 48
Célébration à l'occasion d'une convalescence, par Phoebé	p. 50
Saviez-vous que..., par Agathe Lafortune.....	p. 54

PHOTO DE LA PAGE COUVERTURE:
Yvette Laprise, par Monique Hamelin

Liminaire

De ce côté-ci de la vie, il arrive parfois que s'ouvre une fenêtre sur l'autre côté... un tout petit instant mais combien intense et qui nous marque à jamais. Un moment d'extase.

C'est ce que j'ai vécu, d'une façon particulière, à la Collective L'autre Parole, lors de son dernier colloque... un colloque pas comme les autres. Le thème proposé : Rituels : déconstruction/réappropriation nous a amenées à passer d'un rituel *d'enterrement de première classe* à celui d'une *célébration festive particulière* soulignant les 80 années de vie de la doyenne de la Collective.

Pour passer progressivement d'un rituel à l'autre, quatre d'entre nous ont servi de guides pour présenter le thème sous un angle d'approche singulier :

Micheline Gagnon nous rappelle que nous sommes des êtres de rituel.

Christine Lemaire nous offre tout bonnement l'expérience de dépossession/appropriation qu'elle a vécu à travers son cheminement de foi.

Yvette Laprise présente, dans une brève rétrospective, les acquis de L'autre Parole dans sa pratique rituelle.

Marie-Josée Riendeau, plus stimulée par une construction que par une déconstruction nous propose un nouvel artefact religieux.

En après-midi, Denyse Marleau bouclait les présentations en rappelant les principales composantes d'une célébration signifiante. Ces exposés, animés et vécus dans l'enthousiasme d'une vivante participation, ont conduit tout naturellement au partage en petits groupes. Une ambiance fébrile où flottait un vent de complicité, remplissait la salle et stimulait les esprits à la créativité, dans tous les ateliers.

La soirée va tout dévoiler ... et quelle soirée !

Le lendemain du Colloque, Monique Dumais m'avouait sa satisfaction en ces termes : « J'étais si heureuse que les membres du comité de coordination aient pensé à fêter notre doyenne. C'est fantastique de constater la splendide qualité d'affection qui existe dans L'autre Parole. C'est un bien précieux. »

Moi aussi, j'ai ressenti durant toute la célébration ce grand courant d'amour, courant mystérieux et pourtant bien réel et vivant, jaillissant de partout : parole, musique, geste, communion...

Je vous laisse en juger vous-mêmes, chères lectrices et lecteurs, en vous invitant à parcourir les pages de ce numéro, souvenir d'un colloque inoubliable.

*Yvette Laprise
doyenne*

COLLOQUE ANNUEL DE L'AUTRE PAROLE

tenu à Loretteville du 22 au 24 août 2003

Thème : Rituels : déconstruction et réappropriation

Accueil

Monique Dumais, *Houlda*

Amoureuses du grand vent et de la mer, les femmes du groupe Houlda, responsables de l'accueil, apportent dans leur bagage des trésors cueillis sur les longues grèves du Saint-Laurent qu'elles ont arpentées au cours des beaux jours de l'été. Elles aiment à en savourer le goût et le partager. Leurs fortes émotions maritimes n'ont de cesse de s'exprimer.

Voici le rituel d'accueil qu'elles ont imaginé et réalisé.

Tout d'abord, chaque participante était invitée, dès son arrivée, à prendre une large poignée de coquillettes et à la faire couler entre ses doigts. Accompagnait ce geste, un message s'énonçant ainsi : « Laisse-toi charmer par la musique de ces coquilles, les clochettes de la mer, écoute leur résonance en toi ». Puis chacune est invitée à confectionner elle-même son étiquette d'identification qu'elle a le loisir d'orner à son gré de coquillettes et de fleurs avant de l'introduire dans une enveloppe en plastique.

La chemise, aux couleurs d'eau de mer bleue, turquoise, ou marine, porte sur sa couverture, un bateau confectionné à même un *Prions en Église*, indice de la déconstruction d'un rituel

à réaliser : l'un des objectifs du colloque. Elle contient, outre les documents du colloque, une reproduction de la dernière Cène montrant Jésus entouré de douze femmes, œuvre de Mary Lynn Shetz du Colorado, un papier peint présentant la mer en plein jaillissement, des nénuphars, une barque ; des feuilles blanches pour la prise de notes.

Sur la table d'inscription, un encensoir est ouvert. Il prépare les participantes à l'arrivée dans leur chambre où elles trouveront sur leur bureau un brûle-parfum miniature, une coquille de mer contenant des grains d'encens accompagnée du message : « Des grains d'encens à la recherche d'un nouveau rituel ».

VENDREDI SOIR

Présentation

Louise Melançon et Marie Gratton, *Myriam*

Nous ouvrons notre colloque de cette fin de semaine par une activité en deux temps. Nous sommes d'abord invitées à participer à des funérailles où nous enterrerons un symbole, un rite ou une liturgie que nous rejetons dans notre tradition. Ensuite, en partant du visionnement d'un extrait d'une célébration des Jours saints faite par L'autre Parole, en 1993, à Montréal, nous pourrions échanger sur la création ou l'aménagement de rites qui seraient parlants pour notre engagement féministe.

Pour la première partie, nous entrerons en procession derrière le cercueil — en l'occurrence, une boîte de forme rectangulaire habillée d'un taffetas noir — au son du *Libera me*, extrait du *Requiem* de von Stppé. Une fois rendus dans la salle, le cercueil sera déposé sur une table. Derrière se trouvent trois cierges allumés et une couronne mortuaire. Puis chacune, munie d'un objet illustrant pour elle la liturgie ou le symbole qu'elle veut enterrer, est invitée à venir librement nous le présenter, pour ensuite le déposer dans la tombe.

La procession s'ébranle... Les funérailles se déroulent selon le rituel proposé.

Préparation à une ébauche de reconstruction prévue pour la célébration de demain

Maintenant que nous avons solennellement enfoui au fond d'un cercueil

les objets et les images symbolisant ou représentant les rites qui nous semblent aliénants, les prières que nous n'arrivons plus à réciter avec conviction ou ferveur, les célébrations traditionnelles qui ont perdu leur pertinence à nos yeux et qui nous irritent, plutôt que de nous combler l'esprit et le cœur, le temps est venu de nous réapproprier le sacré, de tenter d'élaborer des célébrations et des rites qui soient pour nous investis de sens et capables, de ce fait, de nous interpeller à la fois comme féministes et comme chrétiennes.

Mais avant d'imaginer du neuf, remettons-nous brièvement en mémoire ce que nous avons déposé au fond de la boîte drapée de noir ? La variété ne manquait pas !

Il y avait deux *Prions en Église*, dénoncés comme proposant des formes trop rigides de célébrations, laissant peu ou pas de place aux particularités des diverses communautés chré-

tiennes ; deux dessins de grilles de confessionnal dont quelques-unes gardent un sinistre souvenir ; le texte du *Notre Père* jugé trop patriarcal ; un bonnet de baptême évoquant une célébration ratée et surtout le souvenir douloureux des exorcismes prononcés encore dans certaines paroisses sur la tête des nouveaux-nés, ce dernier trait a laissé chez plusieurs un malaise troublant ; une petite fiole d'huile pour rappeler les interminables cérémonies de la messe chrismale glorifiant les prérogatives d'un clergé tout entier masculin ; une relique voulant évoquer les dévotions désuètes, une carte d'anniversaire évoquant *l'adoration perpétuelle* des filles pour leur père, héritage d'un patriarcat envahissant ; une aube qu'on oblige les personnes laïques à revêtir si elles entrent dans le sanctuaire pour une célébration liturgique ; une hostie en carton, pour représenter la galette minuscule et mince offerte aux fidèles pour évoquer le Pain de vie ; la photo d'une concélébration où, forcément, n'apparaît aucune femme ; un dessin représentant des gradins, pour illustrer le système hiérarchique de l'Église et la séparation qui existe entre clercs et laïcs au sein même des cérémonies liturgiques ; un billet dénonçant l'intrusion inopinée d'un prêtre dans un chapitre de religieuses et avouant, avant de débiter son homélie, n'avoir rien à leur dire ; un bulletin de la J.E.C. avec le dessin d'un prêtre sur la couverture ; un petit mot pour regretter le langage encore

souvent sexiste des célébrants, saluant une assemblée majoritairement composée de femmes d'un « chers frères » qui se croit englobant ; une note exprimant le malaise ressenti devant le rituel du mariage qui semble encore cautionner la subordination des femmes et leur imposer l'obéissance conjugale ; un billet dénonçant les homélies insignifiantes dont personne ne se souvient ; le dessin d'un cœur évoquant les cérémonies conformes aux rubriques, mais d'où toute chaleur humaine est absente. Enfin, il y avait un dessin où on pouvait voir soit une mitre d'évêque soit un éteignoir. Tout bien considéré, ce devait être un éteignoir... « Et honni soit qui mal y pense. »

L'autre Parole, on le sait, n'en est pas à ses premières armes au chapitre de l'invention de nouveaux rites et symboles. Chaque colloque en a été l'occasion. Mais il y a plus, puisque déjà, en 1990, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'obtention du droit de vote pour les Québécoises, notre collective avait participé à une représentation mettant en scène des épisodes bibliques, dont celui si célèbre illustrant le récit mythique de la tentation et de la chute d'Ève et d'Adam au paradis terrestre. Cette relecture féministe de la tradition judéo-chrétienne avait suscité un vif intérêt dans une assemblée de plus de deux cents personnes. C'était la première sortie publique de L'autre Parole, et elle avait pour cadre l'agora de l'UQAM.

En avril 1993, comme on nous l'a rappelé en introduction, les dominicains de la Communauté Saint-Albert-le-Grand de Montréal nous ont accueillis pour une célébration des Jours saints, élaborée dans une perspective féministe et menée entièrement par des femmes. C'était la première incursion dans un lieu sacré en présence d'un public. Nous avons gardé sur vidéo le déroulement de cet important événement.

La même expérience a été reprise quelques années plus tard dans la chapelle des Soeurs Grises de Montréal.

Puisque les images du printemps 1993 ont été conservées, nous pourrions voir ce soir un court extrait d'une dizaine de minutes d'un enregistrement qui en durait cinquante. Nous avons retenu une scène tirée de l'évocation du Vendredi saint.

Vous l'avez deviné, nous souhaitons recueillir vos réactions et vos commentaires à la suite de cette présentation. Nous aimerions savoir bien des choses...

Qu'est-ce qui vous a frappées dans la scène présentée ?

Cette appropriation d'un moment fort de la célébration vous est-elle apparue trop étroitement calquée sur le récit évangélique ou, au contraire, l'en avez-vous jugée trop éloignée ?

L'autre Parole a-t-elle vraiment fait preuve d'innovation dans l'extrait que

vous avez vu, comment et dans quelle mesure ?

Si vous aviez à refaire une expérience du même genre aujourd'hui, vous y prendriez-vous de la même manière ? Sinon que feriez-vous différemment et pourquoi ?

Rappelez-vous qu'il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses à toutes ces questions. Nous sommes en recherche de plans de reconstruction. La présentation de ce soir ne prétend pas être un modèle, mais bien une amorce de mise en chantier pour nos réappropriations rituelles à venir.

Réactions et commentaires des participantes après le visionnement du vidéo

Comme il fallait s'y attendre, l'extrait choisi présentant la mise en accusation et la condamnation de trois femmes en lieu et place du Christ en a frappé plusieurs par son pouvoir d'actualisation du récit de la Passion.

Certaines ont trouvé le traitement de cet épisode trop théâtral. Mais toute liturgie ne constitue-t-elle pas par essence une mise en scène, comme d'autres l'ont rappelé ? La musique accentuait le caractère dramatique de la représentation, selon quelques-unes.

Plusieurs ont regretté, bien sûr, et on les comprend, la brièveté de l'extrait choisi, et la difficulté d'imaginer à partir d'un minuscule fragment la

Suite page 22

SAMEDI MATIN
Exposés

Symboles, rites et expérience d'une femme biblique

Micheline Gagnon, *Myriam*

Lorsque *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry rencontre le Renard, ce dernier lui explique que, pour devenir amis, ils doivent s'appivoiser. Et, pour cela, ajoute-t-il, des rituels sont nécessaires : arriver à la même heure chaque jour, par exemple. Car si « tu viens n'importe quand, poursuit le Renard, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur... Il faut des rites ». Mais, « qu'est-ce qu'un rite ? », demanda le Petit Prince. Et le Renard de répondre : « C'est aussi quelque chose de trop oublié. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure des autres heures... »

Ce bref échange de sagesse entre le Petit Prince et le Renard invite à nous interroger sur la pertinence des rites et leur enracinement dans l'expérience humaine. Mon intervention s'inscrit dans une tentative bien modeste de comprendre le fait que nous sommes des êtres de rituel tant dans notre façon d'être que sur le plan spirituel et religieux. Les pages qui suivent proposent un parcours où nous commencerons à réfléchir en direction des rites, et particulièrement des rites de passage, accompagnant des événements de la vie depuis la naissance jusqu'à la mort. Ensuite, nous essaierons de montrer en quoi l'expérience rituelle d'Anne est d'une pertinence critique fort éclairante dans une culture religieuse dominée par les hommes.

Rites et symboles dans l'expérience humaine

Dans les rituels liés aux célébrations de l'existence et de ses passages, il y a une part importante accordée aux rites. Aborder la question complexe des rites, religieux ou purement profanes, n'est pas sans soulever quelques questions. Existe-t-il encore aujourd'hui des rites de passage capables de nous faire accéder à une réalité « plus vraie et plus profonde » que celle de la grisaille du quotidien ? Se les approprier, dans les grandes périodes de crise, ne revient-il pas à humaniser l'existence, en ce sens qu'ils lui donnent un support à une rencontre avec soi, avec les autres, avec le monde et avec Dieu ?

Tout naturellement, les rites font partie du mystère de l'être humain. Règles de conduite à caractère collectif, répétitif et efficace, ils ont « pour but

d'introduire l'individu ou la collectivité dans une zone où ils puissent entrer en communication avec le divin. »¹ Il n'y a pas que les chrétiens qui utilisent les rites. Pensons aux rites de politesse chez les Japonais ou aux rituels funéraires dans toutes les religions. D'un point de vue anthropologique, les rites sont nécessaires à l'homme comme à la femme pour exprimer des effets de sens à travers le corps. On pourrait presque dire que l'être humain est un animal pensant et ritualisant. Ses actions sont symboliques ; son être est symbolique. Ce pouvoir de symbolisation qui distingue homme et femme de l'animal, leur permet de s'appropriier le monde et de se relier aux autres et à Dieu d'une façon consciente, libre et créatrice.

En tant qu'acte symbolique, le rite n'existe pas pour lui-même mais pour la relation qu'il établit avec l'autre/Autre. Il s'avère d'autant plus nécessaire qu'il met en jeu l'être humain intégral. Non seulement la parole, mais le corps et l'affectivité du cœur sont sollicités par une gestuelle symbolique dans laquelle la vie nous arrive et nous touche. Le langage symbolique ritualisé, dans cette dynamique, plonge ses racines dans l'histoire de la personne qui ne peut s'interpréter correctement qu'à la lumière de cette

histoire et de la tradition religieuse auxquelles elle adhère en s'y intégrant. Placé dans un contexte d'alliance, le symbole est donc ce qui relie et unit. Comme le souligne Claude Mailloux, « le symbole est un pont qui rend compte de manière figurée du lien que la personne entretient avec la Vie et sa vie »².

Dans cette perspective, les rites expriment en symboles ce qu'on ne saurait dire avec les mots les mieux choisis. Lorsqu'ils touchent vraiment la vie, ils nous font voir, sous un jour nouveau, une réalité ancienne dont on avait perdu la trace, c'est-à-dire qu'on ne pouvait plus percevoir. C'est cela le rôle principal des rites : ils permettent aux personnes et aux groupes d'exprimer ce qui se passe en eux, dans le corps autant que dans l'intellect, avec tout ce que cette expérience comporte d'ambiguïtés.

L'expérience des passages

Les actes symboliques ne font pas qu'exprimer la vie, ils aident à mieux célébrer les « passages » de l'existence. Arrêtons-nous un instant sur le premier de tous les rites de passage qu'accomplit l'être humain. L'utilisation d'un « objet transitionnel » auquel l'enfant s'attache, pendant qu'il effectue sa traversée du monde de l'enfance

1. Michel Meslin, « Les rites » dans : Frédéric Lenoir et Ysé Tardan-Masquelier (dir.), *Encyclopédie des religions, t. 2 : thèmes*, Paris, Bayard Éditions, 2000, p.1977.

2. Claude Mailloux, « Le symbole et les notions connexes. Comment les situer à partir d'une compréhension de l'être humain ? », note du cours *Le symbole, un compagnon de vie ?*, été 2001, p. 9.

à celui de l'adulte, lui sert à atténuer l'angoisse de la séparation avec sa mère. Cette traversée souvent douloureuse constitue un rite humain qui sert de « tremplin au développement de la représentation intérieure des soins parentaux désirés ³ ». Toute sa vie, l'individu devra accepter de rompre avec quelque chose de son monde intérieur pour accéder à celui des autres. C'est sa vie rituelle qui le lui permettra grâce à des objets et des moments rituels à portée symbolique.

Sans aucun doute, nos rituels de passage sont à se réinventer. Il existe des difficultés propres aux situations de passage qui jalonnent l'expérience des femmes. C'est, qu'en effet, les rites ne disent souvent plus rien des grands tournants biologiques de la vie féminine, au moment de la puberté, de la grossesse, de l'accouchement et de la ménopause. C'est tout le problème de la possibilité d'exprimer des manifestations particulières au genre féminin dans une société de type patriarcal.

Pratiquement toutes les cultures et sociétés connaissent des rites de passage d'une situation ou d'un état à un autre. Le concept clé de « rite de passage » est apparu dans un ouvrage d'Arnold Van Gennep (1873-1957), publié en 1909, sous le titre *Les rites de passage. Étude systématique des rites*. « C'est le fait

même de vivre, écrivait-il, qui nécessite les passages successifs d'une société spéciale à une autre et d'une situation sociale à une autre.⁴ » L'auteur insiste à plusieurs reprises sur les rites qui célèbrent les premières fois ou les événements uniques. Ces rites de passages les plus intenses de la vie « permettent (non seulement) à l'individu de surmonter l'appréhension de la nouveauté, la peur de l'inconnu », mais sont aussi « *sources de métamorphose psychique*, de transformation, parfois profonde, de la personnalité.⁵ » Chaque transformation intime porte en elle une mort. Car « naître dans ce monde est souvent présenté (dans les croyances religieuses) comme mourir dans un autre. Et mourir ici c'est naître ailleurs. La mort est immanente à la vie et la vie à la mort. ⁶ »

Parmi les six groupes de rites de passage cités par Van Gennep, une place toute particulière est attribuée au rite de la naissance qui se dédouble en un rite de passage pour la femme, qui devient mère, et en un rite de passage pour l'enfant, qui vient au monde. La cérémonie de passage obéit à un schéma constitué de trois étapes : rite de séparation, rite de marge et rite d'agrégation. La nécessité anthropologique de ritualiser ce moment fort de la naissance, où l'être quitte un

3. Marie-Line Morin, « Entre le Dieu « doudou » et le Dieu Tout-Autre » dans : Léandre Boisvert (dir.), *Spiritualités en crise. De l'éclatement à l'intégration*, Montréal, Médiaspaul, 2002, p. 84.

4. Arnold Van Gennep, *Les Rites de passage*, Paris 1909, Nourry (rééd. Paris, 1981) cité par Jean-Bruno Renard, « Les rites de passage : une constante anthropologique », *Études théologiques et religieuses*, 1986, n°2, p. 228.

5. Jean-Bruno Renard, *idem*, p. 235.

6. Pierre Erny, « La notion de rite de passage » dans : Thierry Goguel d'Allondans (dir.), *Rites de passage : d'ailleurs, ici, pour ailleurs*, coll. « Pratiques sociales transversales », Éd. Erès, 1994, p.258.

état pour intégrer le suivant, s'exprime de manière privilégiée dans l'existence d'Anne, la mère de Samuel (1S1-2). On reconnaîtra dans ce récit de maternité merveilleuse, un rite de passage au fait qu'il marque publiquement la transition, le passage du statut d'épouse stérile à celui de mère féconde.

Le rite de passage d'Anne la stérile

Quand s'ouvre l'épisode d'Anne, à l'époque des Juges, le peuple d'Israël connaît l'un des moments les plus dramatiques de son histoire : la corruption religieuse est installée au temple et la nation menacée d'un assaut par les Philistins. Anne nous est présentée comme faisant partie de ces femmes que la société patriarcale s'efforçait de tenir en marge. Elle est dite « stérile » et pourtant préférée de son mari Elqana. Dans le cas de Péninna, la seconde épouse, il en va autrement : elle est féconde. Comme toute femme en Israël, Anne estime comme un grand malheur, voire une malédiction divine, le fait de rester sans enfants et elle en souffre terriblement, d'autant plus que la fécondité de sa rivale accentue son humiliation qui s'extériorise en une scène de jalousie, insupportable dévalorisation d'identité qui conduit à la négation de ce qu'elle est véritablement. N'est-il pas surprenant qu'entre l'humiliation d'Anne la stérile et la dégradation du culte à Silo se tisse un lien symbolique ?

La nature du désaccord entre les deux

femmes apparaît en toute clarté quand la famille se rend au temple de Silo, en pèlerinage, pour offrir un sacrifice. Fondamentalement, les deux épouses souffrent d'un même sentiment d'exclusion : d'une part, Anne se heurte, dans sa plus grande souffrance, à l'obstacle de la stérilité dont Dieu est le responsable. Or, son sentiment d'être exclue, de la Vie et du peuple vivant sous la Promesse, est si intense qu'elle s'imagine ne plus avoir part à l'existence. S'il n'y a pas l'ombre d'une révolte face à cette impuissance, Elqana ne parvient toutefois pas à la consoler elle qui, désespérée, pleure et ne mange pas. Tout son amour pour elle ne réduit en rien la souffrance que lui causent les sarcasmes de sa rivale. D'autre part, Péninna souffre, à l'évidence d'un sentiment d'exclusion. Bien que reconnue par la société à cause de sa fécondité, elle est jalouse du lien affectif qui unit son mari à Anne, comme si ce lien l'excluait ou la menaçait dans sa valeur et son existence. C'est sa carence du sentiment d'être assez existante qui fait naître et nourrit en elle la jalousie.

Le sentiment déchirant de frustration d'Anne la stérile est porté à son paroxysme quand son mari se penche vers elle pour lui dire : « Est-ce que je ne vaudrais pas mieux pour toi que dix fils ? » (1S1,8). « C'en était trop »⁷ nous dit le texte (v.9). Pour toute réponse, Anne se lève et va pleurer ailleurs, car l'amour conjugal ne peut remplacer le désir de vivre plus pleinement. À travers

7. Nous utilisons, la plupart du temps *La nouvelle traduction Bible*, Paris/Montréal, Bayard/Médiaspaul, 2001.

sa souffrance, commence à s'ouvrir chez cette femme, frappée par cette mort vivante qu'est la stérilité, un passage vers une nouvelle condition que met en évidence le rite de séparation.

C'est donc avec un corps blessé qu'Anne pénètre dans le sanctuaire pour s'épancher devant l'arche de Dieu. Pleine d'amertume, elle implore l'auteur de sa stérilité en pleurant à chaudes larmes. Reconnaître sa propre souffrance a supposé un long chemin pour Anne. Ses larmes sont brûlantes tellement elle les a contenues dans le feu de sa colère et de son chagrin (cf. v.16). Le marché qu'elle conclut avec Yahvé tout-puissant s'ouvre sur un manque initial que lui seul peut combler: « Donne-moi un garçon et je te le donnerai pour tous les jours de sa vie » (1S1,11b). Toutefois, le désir de maternité n'épuise pas le sens de son vœu qui est profondément lié à la souffrance, au sentiment de vide relationnel. En effet, d'abord et avant tout, Anne supplie Dieu de se « pencher sur la détresse de sa servante, de se souvenir d'elle et de ne pas l'oublier » (cf. v.11a) en lui donnant d'exister comme un être à part entière. « Il faut avoir touché ce fond, affirme Lytta Basset, pour savoir que ce *fonds-là* est enfin solide. (...) N'est-ce pas précisément sur ce fond solide en *nous-mêmes et nulle part ailleurs* que Dieu lui-même a déjà bâti la maison où il nous accueille

⁸ ».

Dans le silence du sanctuaire, Anne multiplie ses prières à Yahvé pour entrer enfin dans une relation plus profonde avec la Vie et la Parole. Et voilà que le prêtre Éli lui reproche son état d'ivresse avancée et lui dit d'aller cuver son vin. Ces propos sont assez violents pour casser quelque chose du discours intérieur d'Anne – ce qui va lui permettre pour la première fois une prise de parole. « Non, mon maître, lui dit-elle, je n'ai bu ni vin ni boisson forte. Je ne suis qu'une femme éprouvée qui se confie à Yahvé, ne me traite pas comme une fille de rien (vv. 15-16) ». La « contestation » d'Anne s'élève en plein cœur de l'accusation, comme pour faire exploser et disparaître la colère et le chagrin trop longtemps contenus.

Tout se passe comme si la libération intérieure d'Anne ne pouvait surgir qu'au cœur d'une parole pleinement assumée, parole assortie de la conviction que l'on n'existe vraiment qu'en relation avec l'autre. C'est grâce à ce mouvement de lâcher prise que cette femme affligée peut retourner dans son village, toute transformée. Et pour que ce processus puisse s'accomplir pleinement, le meilleur moyen sera de se mettre à manger, la tristesse étant bannie de son visage. S'il en est ainsi, ne faut-il pas conclure que guérir le corps atteint l'âme et que guérir l'âme atteint

8. Lytta Basset, *La joie imprenable. Pour une théologie de la prodigalité*, coll. « Lieux théologiques », n° 30, Genève, Labor et Fides, 1998, p. 224.

le corps⁹. Empruntant le chemin qu'Anne lui ouvre par sa prière silencieuse, Dieu se souvient d'elle, en lui donnant un fils qu'elle nomme Samuel, c'est-à-dire l'enfant de la prière, reconnaissant du même coup que la condition du vœu est bien réalisée. Dès que l'enfant est sevré, la mère le porte à l'intérieur du Temple et le cède à Yahvé pour toujours, comme elle l'avait promis.

Paradoxalement, le souvenir de l'expérience douloureuse d'Anne est constitutive de la reconnaissance et de la joie de vivre. En revoyant le prêtre Éli, elle lui dit fermement: « C'est moi qui me tenais *debout* près de toi pour implorer Yahvé et c'est maintenant *moi* qui *le lui offre gracieusement* (cf. vv. 26-27 ». D'un point de vue théologique, nous dirons qu'Anne accède à la réciprocité à laquelle Dieu la conviait paradoxalement en la mettant à l'épreuve. Une réciprocité où elle peut se placer *debout* comme une personne à part entière, ce qui suppose courage et humilité. Cette fois, son âme loue Dieu et jubile en lui parce qu'il a relevé le pauvre et fait de la femme stérile une mère comblée (1S 2). Seule la présence d'une expérience réelle de la foi peut expliquer le passage d'un état à l'autre. Dans ce contexte de don suprême, Anne devient en quelque sorte la vis-à-vis de Dieu et de l'homme

dans une communion vivante où elle se rend disponible à la quête d'identité qui l'habite.

En guise de conclusion

Peut-être la situation de passage dans la vie d'Anne, chez qui la quête de sens s'exprime clairement, raconte-t-elle symboliquement votre histoire et ce que vous êtes en train de devenir. Sorte de prototype ou de paradigme du cheminement de foi, ce long parcours pour accoucher de soi-même offre un point d'ancrage à toute femme, tout homme dans sa mise au monde d'un « je » authentique et la maturation de son expérience spirituelle. Nous sommes des êtres sans cesse en passage ; et naître à la vie de Dieu, souvent, nous fait peur. Marquant un passage de fécondité exceptionnelle, les rites jouent un rôle d'accompagnement et de sécurisation quand l'existence tout entière semble « glisser » dans l'angoisse du non-être. Le rite de passage qu'Anne accomplit au Temple est une façon de mettre en scène le fait que ce passage-là est comme un concentré de ce que nous sommes appelées à devenir, c'est-à-dire « sujet d'une relation à l'autre qui, naissant en Dieu et finissant en Dieu, embrasse dans une unique étreinte tous les êtres croisés sur son chemin¹⁰ ».

9. À cet effet, consulter l'excellent volume de Yvon Saint-Arnaud, *La guérison par le plaisir*, Ottawa, Novalis, 2002, pp. 34-44.

10. Philippe-Emmanuel Rausis, « J'existe, Dieu m'a rencontré », *Rites de passages... op.cit.*, p. 46.

Le rituel: désappropriation, réappropriation

Christine Lemaire, *Bonne Nouv'ailes*

Lorsque Micheline m'a demandé de travailler à cet exposé, mon vieux complexe d'infériorité, avec lequel je pensais bien avoir fait la paix, a refait surface. De fait, comment parler de rituel à des spécialistes? « En étant toi-même », m'a répondu une petite voix, « en t'appuyant sur ce que tu es, sur ton expérience, ta singularité ». Une réponse typiquement *L'autre Parolienne*, vous en conviendrez. Je vous parlerai donc de désappropriation et de réappropriation du rituel en vous racontant mes souvenirs, mais aussi, en recourant à mes connaissances en histoire et à mes réflexions actuelles sur la société de consommation. Après notre soirée d'hier, je pense que ce regard très personnel sur le sujet trouvera quelques échos dans votre propre démarche.

Une conquête intime du rituel.

Mes premières expériences du rituel sont positives. Je viens d'une petite paroisse soreloise, Saint-Maxime, toute pénétrée des mouvements des années 70. Notre petite église franciscaine était d'une grande simplicité mais on la décorait abondamment. On y chantait beaucoup et avec cœur, en suivant les paroles des cantiques sur un grand écran au dessus de l'autel. Si, au cours de ces années, les autres églises se vidaient, nous n'en savions rien; la nôtre était toujours pleine à craquer.

Sans jamais être vraiment impliquée dans la vie paroissiale, ma famille a toujours été intensément pratiquante; il n'était pas question de rater une messe hebdomadaire. Je suis donc reconnaissante à Saint-Maxime d'avoir rendu ces rendez-vous obligatoires aussi joyeux que possible. Ces

fêtes correspondaient tout à fait à l'ardeur de mon enfance et de mon adolescence.

Étudiante à l'Université de Montréal, j'ai choisi l'Oratoire Saint-Joseph comme lieu de culte. C'est que, durant mon enfance, mes parents m'y avaient amenée régulièrement. C'était une façon de ne pas les quitter que d'y aller. Ma pratique religieuse n'avait donc rien d'autonome; elle était mue par la volonté de mes parents.

Toujours est-il que les messes à la Basilique n'avaient pas du tout l'aspect festif et intime des messes de mon enfance. On donnait plutôt dans le solennel. L'écho faisait perdre toutes les paroles; la froidure, tout sentiment de communauté. Parallèlement à ces expériences, je faisais la découverte, par mes études en Histoire, d'une Église institutionnelle et dogmatique qui m'était jusqu'alors

totale­ment inconnue.

Le malaise a quand même pris quelques années à s'imposer. J'ai d'abord bien vite abandonné mes visites à l'Oratoire pour n'aller à la messe qu'avec mes parents. Puis, devenant définitivement Montréalaise, je n'y suis plus allée du tout, sauf à Noël où je constatais que la pratique rituelle était devenue folklorique pour moi autant que pour les autres participantes et participants. J'ai vécu cette perte de sens avec dépit. Je me suis vite rendue compte que j'avais intensément besoin d'une pratique rituelle et que je n'avais plus de lieu pour la vivre.

J'aurais alors pu me mettre à la recherche d'une communauté plus dynamique, mais ce n'aurait été qu'un changement de surface. J'avais constaté, à écouter année après année, les homélies des prêtres que, même chez les plus dynamiques et les plus intelligents, on se répétait toujours. Je me suis mise à imaginer un grand classeur avec 52 chemises comprenant le sermon à dire pour chaque semaine de l'année liturgique. Pour ma part, je me considérais alors en grand besoin d'exploration; je voulais apprendre et non me faire répéter toujours la même chose.

Et puis, j'étais féministe! En chaire, la seule façon dont un prêtre pouvait parler intimement d'une femme, c'était en parlant de sa mère. Est-ce suffisant pour parler des femmes à des femmes? Que manquait-il donc à ces célébrations? J'ai appris, grâce à L'autre Parole, qu'il me manquait moi.

Mon adhésion totale à L'autre Parole et la sensation d'avoir enfin trouvé mon lieu, je les ai ressenties en prenant part à une première célébration. Nous n'étions que quatre, mais nous étions bien assez nombreuses pour que l'Esprit se mette à souffler. Je me souviens avec émotion de cette invitation, une première pour moi, mais toute naturelle pour les autres participantes, à se dire, à se raconter et à énoncer sa joie et son espérance. Voilà une célébration de L'autre Parole: la mise en place d'un cadre flou mais soigné pour laisser advenir ce qui importe vraiment, c'est-à-dire la tête, le cœur, le corps et la foi des participantes. Bref, un lieu où tout l'être est sollicité et impliqué.

On dit souvent qu'une bonne façon de changer fondamentalement quelque chose en soi, c'est de se comporter comme ce que l'on voudrait devenir. Les gestes concrets précèdent alors l'attitude à créer. Ainsi, inspirée et portée par toutes les membres de la collective, j'ai commencé à pratiquer librement les rituels bien avant de me sentir vraiment libre de le faire. Cette liberté profondément ressentie, est somme toute assez récente. Sa conquête tient à trois éléments.

D'abord à l'Église elle-même. Les années m'ont fait perdre l'espoir que l'Église institutionnelle puisse changer de son plein gré sa position sur les femmes, la pratique du pouvoir et les faits incontournables de la vie moderne. Elle ne perdra jamais cette conviction d'avoir raison en tout et contre tout, ce

regard condescendant sur ce qui est différent et interpellant et qu'elle nomme péché. Elle a entre les mains un outil qu'elle seule croit encore tout puissant : le dogme, qu'elle nous claque en plein visage comme une porte qu'elle referme derrière elle, pour clore une discussion où elle n'a plus d'argument à apporter. La perte de cet espoir de changer l'Église à l'intérieur même des structures existantes, m'a rendue plus légère pour prendre la route. J'étais libre de regarder en avant.

Ensuite, la découverte d'autres lieux de pratiques rituelles, d'autres groupes que L'autre Parole et d'autres personnes préoccupées de faire naître la pratique rituelle de l'intérieur de soi, a rendu ma marche sur les routes nouvelles plus joyeuse et plus vive... Quelle joie et quelle inspiration ont été suscitées par cette découverte des conquêtes de la liberté des autres, différemment énoncées, issues d'autres milieux, et d'autres prises de conscience, mais toutes aussi radicales, décapantes, nouvelles. Mon souffle, porté par celui des autres, se trouve vivifié par cette motivation toute simple : le sentiment d'être Église malgré tout, autrement, mais jamais seule, même à l'extérieur de notre collective. Ce sentiment d'une minorité qui, comme le levain de la parabole, se gonfle pour un jour « faire lever toute la pâte ».

Le troisième élément déterminant pour moi, c'est la prise de conscience de ma responsabilité. J'ai eu la chance d'avoir, dans ma vie, une témoin privilégiée de l'Évangile : ma très chère tante Jeannine. Cette femme, dont la foi est intelligente, répondait toujours à mes récriminations contre l'Église par une phrase toute simple : « Et toi, que feras-tu? » Par ailleurs, au fil de ma vie professionnelle, j'ai expérimenté un principe qui veut que nulle liberté ne soit complète sans la responsabilité, et vice et versa. Un autre moment fort de cette prise de conscience a été la conclusion de notre si belle célébration à Orford. Être personnellement appelée, parmi toutes ces femmes, à vivre le message de Jésus « hors les murs », a été pour moi une véritable *confirmation*. Enfin, en décembre dernier, notre amie Sappho a formulé devant moi un autre aspect capital de la responsabilité. Elle nous a dit: « Je ne confierais jamais, à qui que ce soit d'autre, la responsabilité de ma vie spirituelle ». Non seulement la prise en charge de la vie spirituelle est une obligation, mais elle doit nous être chère, précieuse et, de ce fait, fièrement revendiquée.

En faisant le point avec vous aujourd'hui, j'en arrive à la conclusion que mes gestes de liberté commencent à peine à venir de l'intérieur, à être personnels. Je suis consciente que cette quête ne sera jamais terminée, d'autant plus qu'un autre défi de taille m'attend : celui d'initier mon fils et ma fille

au rituel, sans trop leur imposer mon regard d'éternelle adolescente et mes constantes remises en question. Je voudrais les laisser s'abandonner au merveilleux de l'enfance, comme j'ai pu le faire moi-même, mais dans un contexte nouveau.

Regards sur notre désappropriation collective du rituel.

Essayons maintenant de placer mon cheminement personnel dans son contexte historique.

Ce que j'ai appris sur la contribution des femmes à la naissance et à la vie de l'Église a conforté ma conviction que leur participation au rituel est bien plus que justifiée; elle est justice. Rappelons-nous d'abord que la vie spirituelle des familles de la Nouvelle-France était avant tout la responsabilité des femmes. En plein bois, beaucoup d'entre elles ont dû assurer certaines pratiques rituelles. Ces femmes sont nos mères; leur ferveur peut nous inspirer.

Puis, le christianisme est devenu, surtout après la conquête, un fondement de notre culture. Le nombre de fidèles n'a donc pas tardé à augmenter, jusqu'à atteindre la presque totalité de la population canadienne française. Aussi, faut-il se rappeler qu'une église pleine à craquer, n'a jamais été synonyme d'une église pleine de personnes en marche sur le plan religieux ou spirituel. Le désabusement que j'observe chez les *pratiquants* d'au-

jourd'hui est, à mon avis, tributaire de cette illusion. La participation au rituel principal, la messe, et aux autres rituels (baptême, mariage, funérailles) représentait bien plus ou bien autre chose qu'une démarche de foi ; c'était un impératif, une condition de cohésion sociale. Soulignons que les rituels qui ont encore aujourd'hui une certaine popularité sont ceux qui n'ont pas perdu leur signification soit sociale comme le baptême, soit émotionnelle ou psychologique comme les funérailles.

Plusieurs éléments ainsi installés pour une pratique autant sociale que religieuse sont devenus des entraves pour les pratiques exclusivement religieuses d'aujourd'hui. D'une part, le nombre et la taille des églises du Québec ont suivi notre essor démographique. Ces édifices sont devenus le centre et le symbole d'un nouveau village ou d'une nouvelle paroisse, comme le sont aujourd'hui le mât du Stade olympique ou la tour du CN. En conséquence, la froide immensité de ces lieux de rituel est difficilement adaptable à une pratique communautaire plus chaleureuse parce que plus intime. Et l'absence des participants du temps jadis s'y fait toujours sentir comme un échec.

D'autre part, le grand nombre est toujours favorable à l'établissement d'une hiérarchie forte. Il impose aussi un certain décorum. En outre, le prêtre, toujours plus éduqué que ses ouailles,

acquerrait de fait, une autorité sur eux. En chaire, on ne parlait pas seulement de l'Évangile. Qu'il s'agisse de politique ou de contrôle des naissances, nul lieu n'était mieux choisi pour faire les annonces et les avertissements nécessaires au bon fonctionnement de la communauté. Ainsi, les besoins et les rôles sociaux d'autrefois ont coloré, comme il se doit, les rituels.

Bien que Vatican II ait ouvert les portes et les fenêtres de nos églises, les lieux de culte n'ont pas changé fondamentalement. Avec un chœur et une nef, le rituel sera toujours *structurellement* hiérarchique et autoritaire. Sans changement radical de structure et de lieux, le rituel demeurera toujours semblable à ce qu'il a été. Même les célébrations de L'autre Parole, quand elles se font dans une église, ne sont-elles pas plus fidèlement calquées sur la messe?

Si Vatican II a bien prôné la responsabilité dans la démarche de foi; j'ai le sentiment que la démarche de libération, elle, s'est arrêtée dans son élan. D'abord, on a voulu voir en Église, une nouvelle race de chrétiennes et de chrétiens. Mais on ne devient pas libre et responsable du jour au lendemain. C'est un peu comme les métiers de pointe; pendant qu'on forme de nouvelles recrues, la pénurie se fait affreusement sentir. Or, on ne peut pas faire en accéléré le cours « Maturité spirituelle 101 ». C'est le revers de la médaille de cette « sagesse » vaticane, qui veut que tout le monde soit prêt, avant qu'on commence à faire quelque chose.

Et puis, en accordant la liberté nécessaire à une pratique rituelle renouvelée, il faut s'attendre à la différence, à l'imperfection et à l'erreur. Il faut aussi lâcher prise et faire confiance. Cette attitude n'a pas suivi les bonnes intentions de Vatican II. La hiérarchie ecclésiastique québécoise d'alors, sortant de décennies d'absolutisme et se sentant (comme nous le verrons) menacée sur tous les fronts, comment un changement aussi radical d'attitude aurait-il pu être possible? Le miracle ne s'est pas produit.

Car, pendant que l'Église mondiale vivait les bouleversements de Vatican II, les Québécoises et les Québécois entraient dans ce que l'Histoire a appelé la *Révolution Tranquille*. De ce côté, les valves de la liberté ont été ouvertes toutes grandes. Nos structures politiques, sociales et économiques en ont bougé sur leurs bases. Je dis « sur leurs bases », puisque nous n'avons pas changé de régime politique, juridique, ou économique. Tout était cependant à refaire, mais les ressources et l'enthousiasme ne manquaient pas. Les *baby-boomers* sortaient de l'adolescence.

Enfin, un autre vent de liberté s'est mis à souffler. Une autre grande révolution tranquille s'est enclenchée, transformant notre société jusque dans ses fondements les plus intimes. Le féminisme s'est mis à ne plus rien prendre pour *naturel* et donc pour acquis. Les femmes ont appris à *déconstruire* pour tenter de comprendre, elles ont pris la responsabilité de leur destin, elles ont

initié les changements. Ce qui s'est passé presque exclusivement au niveau de la classe politique chez les hommes, les femmes l'on vécu peu à peu dans l'intimité et la singularité de leur vie quotidienne. Les intellectuelles se sont mises à employer des *grilles d'analyse féministes*; les femmes, en général, ont changé leur regard sur chaque chose. On a fait l'exercice de tout remettre en question, peut-être intuitivement et sans doute à des degrés différents, mais c'est un exercice que toutes les femmes ont appris à faire. Au niveau de la pratique rituelle, certaines femmes se sont mises à penser que ce n'était pas normal qu'un élément aussi fondamental de la vie spirituelle soit totalement l'apanage d'une certaine catégorie d'hommes. Après le regard, les gestes ont suivi.

Voilà donc l'Église face à ce vent de liberté soufflant violemment et dans tous les sens, sans que rien ne lui échappe. La voilà de plain-pied dans ce que l'on a nommé la *modernité*. Et moderne, l'Église d'ici l'est devenue de bien des façons. Elle compile des statistiques, fait des études, lance des campagnes de publicité, élabore des sites internet. Bien sûr, elle prend les moyens nécessaires pour fonctionner dans une société plus hétérogène, plus consciente de ses droits, plus éduquée et donc beaucoup plus critique. Elle s'adresse en effet à une population que l'on *cible*, à qui on offre une myriade de choix. À mon avis, l'Église a fait bien plus que d'assister à l'émergence de la société de consommation. Elle a, bien souvent, adhéré à la logique

marchande. Voyons comment cette logique agit dans l'espace rituel.

Dans un contexte où les clercs devaient céder la place aux laïcs et aux jeunes dans tous les domaines de la vie sociale, on peut comprendre qu'ils se soient accrochés à leur *know how* spécifique et incontesté, à ce qu'ils connaissaient sans que personne d'autre ne puisse le leur revendiquer : la pratique religieuse. Le religieux aux religieux: voilà la planche de salut de l'Église d'ici, mais voilà aussi, une cause de sa perte. Deux marchés, pas vraiment compatibles, se sont constitués: celui des traditionalistes à qui certains ont préféré répondre et celui des « jeunes » à qui certains autres – surtout ceux qui croyaient le plus profondément aux enseignements de Vatican II – ont décidé de s'adresser. Mais dans sa version traditionnelle comme dans sa *version améliorée*, on a considéré le rituel comme un produit, un bien de consommation.

Je m'explique. La logique marchande, veut que l'on prenne comme unique critère de jugement d'une action, ses conséquences sur l'activité économique. Dans ce contexte, les personnes sont considérées soit comme des actionnaires, soit comme des unités de production, soit enfin, comme des consommateurs. Ces rôles ne forment pas un tout : ils se manifestent plutôt comme les diverses personnalités d'un schizophrène, en se substituant, sans liens précis, les unes aux autres.

L'actionnaire chrétien paie sa dîme; il est responsable de la santé financière de son institution. S'il veut que son institu-

tion vive, il doit y investir. Une unité de production chrétienne peut aller lire une épître durant la messe, mais elle ne prendra jamais part au choix de ces lectures, c'est-à-dire à la conception du rituel lui-même, rôle délégué à la *haute direction*, les clercs, dans le cas qui nous occupe. Enfin, le consommateur chrétien, en payant une messe ou en donnant à la quête, a le sentiment de payer pour le service qu'il utilise. Il vient d'acheter quelque chose dont il n'est pas plus responsable qu'il ne l'est du bon fonctionnement du grille pain qu'il vient d'acheter. En échange, il assiste à un spectacle : le rituel. Ce *produit spirituel* peut être personnalisé, comme le sont le mariage ou les funérailles; dans ce cas, il coûte plus cher. Le plus souvent, c'est un produit de masse : la messe du dimanche. Si le spectacle est bon, le consommateur est heureux. Les critiques sont bonnes, le bouche à oreille se fait, l'église est pleine. Si le spectacle est ennuyeux, on cesse d'y aller. A-t-on, de nos jours, le temps d'assister à 52 spectacles ennuyeux et je dirais même plus : est-on assez masochiste pour assister 52 fois de suite au même spectacle ennuyeux?

Nous sommes donc bien loin de la responsabilisation prônée par Vatican II. Au contraire, nous avons développé, face au rituel, une attitude de consommateurs. Persuadés que le client a toujours raison, comment pourrait-on se remettre en question? Ailleurs, les marchands vont chercher le client là où il est et ils s'évertuent pour l'amadouer, l'étonner, le faire rire. Ils ne lui deman-

dent aucun effort, encore moins – surtout pas! – de réfléchir ou d'être intelligent. Le consommateur est roi, il s'attend à être séduit et il l'est bien souvent. S'il n'aime pas, il s'en va, c'est tout simple. Il va magasiner ailleurs. Dans le contexte qui nous occupe, cet ailleurs est florissant : au mieux, on découvre les autres grandes traditions religieuses, au pire, on adhère à une secte. Voici le nouvel *environnement concurrentiel* du rituel.

Vers la maturité dans la pratique rituelle

Je ne peux pas parler de désappropriation du rituel, comme d'une expérience individuelle. La raison en est bien simple: avant mon entrée dans L'autre Parole, je n'ai jamais eu le sentiment que la pratique rituelle m'ait appartenu de quelque façon que ce soit. La désappropriation, c'est en tant qu'héritage que je l'ai reçue. Je peux cependant parler d'une intime reconquête, d'une réappropriation toujours à faire, jamais totalement acquise, surtout pas définitive; ce qui est pour moi, incroyablement stimulant. En outre, j'ai le sentiment de me retrouver, avec la société dont je fais partie, à la croisée des chemins.

Dans son livre intitulé *Quitte ton pays. L'aventure de la vie spirituelle*, Jean-Guy Saint-Arnaud parle des différentes étapes de la vie spirituelle en les calquant sur la vie humaine¹. Ainsi, il y a l'enfance où le spirituel est empreint de merveilleux, où les symboles ne sont pas des symboles, mais des choses réelles. Vient ensuite l'adolescence qui est le

passage au crible des idées reçues dans l'enfance, avec le rejet inévitable de certaines d'entre elles. Enfin, vient la maturité, période où la Tradition est assumée librement et de l'intérieur. Selon l'auteur, ces trois périodes ne s'excluent pas mais se cumulent et se renforcent l'une l'autre. Elles sont toutes trois permanentes ayant entre elles une relation dialectique. Il me semble donc qu'avant les années cinquante, nous étions collectivement des enfants. Vatican II, le féminisme et la Révolution Tranquille nous ont fait entrer résolument mais surtout, irrémédiablement, dans l'adolescence. Il nous reste donc à acquérir notre maturité.

Les communautés chrétiennes d'aujourd'hui ont besoin de bâtisseuses et de bâtisseurs adultes. Jusqu'ici, l'Église, comme un parent trop autoritaire, n'a pu élever que des adolescentes et des adolescents en révolte, ou bien des brebis et des moutons. Beaucoup d'analystes de la situation actuelle rêvent de faire advenir une Église davantage initiatrice. Dans son livre le plus récent, Normand Provencher parle d'élaborer une « pédagogie du changement »² permettant entre autres, de faire des chrétiens et des chrétiennes des évangélisateurs et des évangélisatrices. Or, le rituel, je peux le dire d'expérience, est un formidable outil de pédagogie spirituelle. Imaginez ce que cela aurait pu avoir

comme effet si, depuis Vatican II, on avait donné la liberté en même temps que la responsabilité. On aurait, au niveau du rituel, des personnes qui pensent que leur pratique rituelle n'est tributaire de personne d'autre que d'elles-mêmes; des personnes habituées à prendre les décisions qui les concernent, à donner leur propre couleur à leur pratique et qui, en conséquence, sont à même de respecter celle des autres; des personnes ne se sentant plus menacées par des questions qu'elles se seraient déjà posées. On verrait aujourd'hui davantage de véritables témoins. Mais peu importe. N'est-il pas de la nature de l'adulte de se prendre en charge et ce, en dépit d'une enfance plus ou moins opprimée?

En considérant notre situation actuelle dans une perspective historique, c'est-à-dire dans le *temps long*, nous pouvons voir cette crise actuelle comme un moment fort et déterminant, comme un temps de changement radical. Nous avons à quitter pour nous mettre en marche, en comprenant notre passé, certes, mais en cessant surtout de nous apitoyer sur notre sort et sans attendre que notre parent, l'Église institutionnelle, meure pour nous mettre à vivre librement.

Nous, femmes de L'autre Parole, parce que nous sommes de cette tradition chrétienne, filles de notre peuple et surtout

1. SAINT-ARNAUD, Jean-Guy. *Quitte ton pays. L'aventure de la vie spirituelle*. Montréal, Médiaspaul, 2001, pp 93-98.

2. PROVENCHER, Normand. *Trop tard? L'avenir de l'Église d'ici*. Montréal, Novalis, 2002, p. 25

parce que nous sommes des féministes aguerries aux remises en question radicales des structures de notre société, nous pouvons déjà être ces personnes lucides et réalistes, mais toujours joyeuses et espérantes. Avec notre univers symbolique, nos célébrations, nos expériences de vie et nos questions, nous sommes en mesure de proposer avec authenticité et conviction une autre pratique rituelle

kkk

Suite de la page 7:

valeur de l'ensemble de la célébration. Celles qui n'avaient pas participé à l'événement ont évidemment éprouvé ce fait plus durement que les autres.

Dix ans plus tard, même si plusieurs disent qu'il faudrait remettre l'ouvrage sur le métier pour le peaufiner, il a semblé que la plupart, sinon toutes les femmes présentes, reconnaissent le caractère novateur de cette célébration, enracinée dans la tradition chrétienne, mais élaborée dans une perspective féministe qui assume pleinement son audace. On peut chercher à actualiser un récit concernant un épisode de la vie du Christ, mais on ne peut pas récrire l'histoire, comme plusieurs en ont aisément convenu. Ou alors il faut s'abreuver à d'autres

sources, pour puiser de l'inspiration. Comme nous pouvons le voir, le chantier qui s'offre à nous est immense.

Nous espérons n'avoir rien oublié d'essentiel de tout ce qui s'est dit tout au long de la soirée et qui continuera longtemps à alimenter notre réflexion individuelle et collective.

Après ces intéressants et fructueux échanges, il nous restait à méditer là-dessus et à aller dormir. Une journée de laborieuse et joyeuse reconstruction nous attendait dès le lendemain.

La pratique rituelle de L'autre Parole Rappel des acquis

Yvette Laprise, Phoebe

« **A**u delà de l'ouverture pour créer, il y a la grâce lorsqu'un rituel est parlant et signifiant ». C'est là la formule que m'a proposée le comité de coordination pour orienter mon propos. Ma première réaction a porté sur le mot « grâce ». Quelle réalité ce mot évoque-t-il ? Nous y reviendrons.

Commençons par le rappel des acquis de L'autre Parole dans sa pratique rituelle. Mais avant de plonger dans les textes pour en extraire les éléments désirés, j'ai senti le besoin de m'interroger sur le sens du mot rituel. Voici ce que m'a fourni mon dictionnaire. Rituel, adjectif, signifie qui a valeur de rite, qui constitue un rite. Je suis donc renvoyée au mot rite lequel se définit : ensemble des règles qui régissent la pratique d'un culte particulier ou le détail des prescriptions en vigueur pour le déroulement d'un acte cultuel ou l'acte cultuel lui-même c'est-à-dire relatif au culte qui est un hommage religieux que l'on rend à un dieu ou à un saint personnage. Ouf ! De prime abord, ces définitions m'apparaissaient trop rigides, trop stéréotypées pour représenter la pratique rituelle de L'autre Parole.

J'ai donc décidé de quitter le dictionnaire pour plonger dans la revue, sortir les numéros portant sur le colloque et d'y sélectionner les pages relatives aux célébrations.

Chemin faisant, je me suis rendu

compte que la collection disposait d'un numéro entier consacré à la pratique rituelle de L'autre Parole. Il s'agit du numéro 75 intitulé « Célébration féministe », paru à l'automne 1997. Je me suis empressée de l'explorer.

Dans le premier article « *L'autre Parole sait célébrer* » Marie Gratton fait avec brio une rétrospective éclairante sur le sujet. Dans un autre article non moins brillant, le groupe Marie Guyard propose, sous le titre de « *Célébrations féministes* » au pluriel, « des balises éclairantes pour lectrices et lecteurs en quête de célébrations signifiantes ». Et autres...

J'ai relu ces textes et relevé ce qui m'a paru appartenir à la pratique rituelle de L'autre Parole:

Dans l'article de Marie Gratton, j'ai relevé :

- Les célébrations de L'autre Parole sont liées au thème du colloque, intègrent les productions collectives des participantes et clôturent tout colloque.

- Elles se veulent un lieu où se cons-

truit et se manifeste l'Ekklesia des femmes.

- Les participantes affirment leur volonté de se soustraire à l'emprise du pouvoir masculin sur le sacré.

- Elles veulent célébrer leur foi dans un souci de vérité et de liberté évangélique.

- Elles ne craignent pas de puiser dans le riche univers des symboles et de l'enrichir.

- L'expérience des femmes est leur source d'inspiration, d'accomplissement et de renouvellement.

- La célébration se fait tantôt selon le cadre et le contenu des liturgies traditionnelles mais exprimées au féminin, tantôt c'est de l'innovation pure et simple.

- Elle comporte toujours un rite d'accueil.

- La musique enregistrée ou exécutée par des artistes est toujours choisie avec soin.

Du groupe Marie Guyart, j'ai retenu :

- Si nos célébrations se modèlent parfois, quant à la forme, sur le rituel traditionnel : accueil, pardon, liturgie de la parole, credo, partage du pain et du vin, bénédiction ou envoi, c'est toujours comme *sujettes* de notre devenir spirituel et membres du peuple de Dieu en tant que chrétiennes que nous nous considérons.

-L'un de nos acquis le plus significatif

ne serait-ce pas nos pratiques de réécritures : Credo d'Orford, Magnificat, paraboles, béatitudes... ?

De l'article de Flore Dupriez, j'ai extrait :

Imaginons une année liturgique dans laquelle chaque fête retrouverait son sens d'origine et que les rites qui la marqueraient comprendraient une couleur, des symboles inspirés par des pierres précieuses, des animaux, des mets divers destinés à manifester le sens qu'on leur attribue.

Enfin de Christine Lemaire, j'ai recueilli :

« Le plus souvent c'est notre activité collective qui nous permet d'inventer des rituels qui nous ressemblent et qui arrivent à dépasser nos attentes et à aboutir à l'apothéose de nos colloques ».

Ce sont là autant d'expressions indiquant des acquis de L'autre Parole dans sa pratique rituelle en cours de 1976 à 1997. De prime abord, je reconnais que l'expérience des femmes est toujours notre première source d'inspiration, source à laquelle on est invité à aller puiser dès le début de tous nos rassemblements. C'est là, à mon sens, un rite ancré au cœur de nos célébrations.

Et maintenant, qu'en est-il de notre pratique rituelle aujourd'hui ? Pour tenter de répondre à cette question, j'ai revisité pour vous les 6 derniers numéros consacrés à la mémoire de nos col-

loques. Je vous les présente :

Christa no76 : Célébration des icônes en acte. Dans le chœur de la chapelle aménagé pour la circonstance chaque équipe, dans un rituel qui lui est propre, présente Christa dans l'un ou l'autre de ses attributs : Christa Énergie, Christa manifestée par les sens, Christa Présence révélatrice, Christa Donneuse de vie, Christa Anamnèse, sous diverses formes : chorégraphie, mime, danse, activité des sens, gestuelle, farandole improvisée sous la magie d'un accompagnement musical suggestif et à l'aide de symboles signifiants et variés : voile, bougie, parfum, etc.

Tisserandes de Dieu dans le monde no 80 : rites inspirés de la pratique traditionnelle actualisée et féminisée. Création d'une pièce artisanale collective comme symbole de communion visant la solidarité mondiale à construire. Ré-écriture de Cor. 13, 1-8,13 : l'amour fraternel.. Symbole : globe terrestre revêtu de nos gestes de solidarité au quotidien.

Spiritualité féministe no 84 : Symboles : le vent, papillons dans leur cocon. ambiance musicale, arôme de sauge. Lectures : paraboles créées autour du thème. Rituel du feu qui détruit d'une part et illumine de l'autre. Incantation autour du cierge pascal dont la flamme peut symboliser la spiritualité féministe. Rite d'envoi : Une bouteille à la mer. Entrée progressive dans le mystère.

Spiritualités féministes en dialogue no 88 : Présentation de divers rites d'entrées dans l'espace sacré selon les traditions présentes et leurs symboles. Exposition de tableaux évocateurs du sacré. Célébration autour de la sphère planétaire reconstituée. Ambiance d'intériorité : lumières tamisées, musique pacifiante. Rite de communion : bougies allumées les unes aux autres pour former une couronne de lumière. Créativité manifestée de mille et une manières : chants, danses, partage de la parole, échanges en tête-à-tête, en atelier, en grand groupe.

Sous le signe de la fête no 92 : Mémorial de la Collective depuis son acte de naissance jusqu'à son expansion actuelle. Accueil : fleurs séchées, coquillages cueillis sur les bords du Saint-Laurent. Visite au Jardin de Métis. Présentation originale de chacun des sept groupes de la Collective en présence d'un bon nombre d'anciennes et d'amies toujours sympathiques au mouvement.

Prostitution no 96: De l'exclusion à la solidarité. Immersion symbolique dans le monde des femmes prostituées : le Quartier rouge. Préparation collective de la célébration. Décor : un réflecteur rouge, une table, des sièges disposés en cercle tout autour. Rite d'entrée : chacune tient une chandelle rouge, qu'elle a trouvée dans sa chambre à son arrivée, et vient la déposer allumée sur la table du centre où elles forment ensemble un carré lumineux.

Sketch, chant exprimant la proximité et la compassion.

Ce parcours très succinct de nos dernières célébrations exprime-t-il une avancée dans la pratique actuelle de L'autre Parole ? C'est à voir... Se donner des rituels n'est-ce pas le besoin primordial de toute collectivité qui veut assurer sa durée, renforcer ses liens avec les autres et marquer sa place dans le monde. Ne serait-ce pas aussi affirmer en public ses valeurs? Cela nous amène sur le terrain de nos célébrations publiques.

En dehors des colloques, les célébrations publiques, où se construit et se manifeste d'une façon plus large l'Ekklèsia des femmes, ont stimulé l'audace créative des membres de L'autre Parole à quelques reprises. Je pense en particulier au Triduum pascal, célébré une première fois en l'église Saint Albert le Grand, puis à la chapelle des Sœurs Grises de Montréal et enfin à l'Église Unie Saint-Jean. Je pense aussi à la célébration de la Pentecôte 1992, réalisée en collaboration avec le Réseau Œcuménique des femmes du Québec, qui a rassemblé pendant trois jours plus de 200 femmes féministes et chrétiennes. Et j'en passe.

Il se vit aussi des célébrations diverses au niveau des différents groupes de la Collective: Noël, 8 mars, 6 décembre, fêtes anniversaires, fête du printemps et autres. Je pense aussi à la célébration *En chapelle ardente*, (no 75) initiée par le groupe Marie Guyart qui

suggère diverses manières de célébrer à l'occasion d'un décès. Dans ce numéro, l'article fort bien documenté de Flore Dupriez quant aux rites et aux symboles proches de notre réalité de femmes est aussi à revisiter.

Au terme de cet exposé, pouvons-nous qualifier, de rituelles, les expériences vécues par L'autre Parole ? Sûrement pas au sens rigide et répétitif du terme, car la collective est toujours en mouvement et sa pratique rituelle, loin d'être sclérosée, sait épouser la vie et ses ondulations et l'exprimer de façon vibrante et gratifiante (no 75). « Nous inventons , construisons, reprenons, transformons, ré-écrivons. Nous n'avons pas trouvé, nous cherchons. » (M-A., no84, p.16). Ce que nous cherchons, en réalité, c'est une pratique de proximité, incarnée, vivante et vibrante qui exprime la vie avec ses richesses et son mystère comme en témoigne la réflexion suivante de Christine Lemaire : « Les célébrations, une pratique joyeuse, pénétrante, vivante, ont toujours représenté l'apothéose de nos colloques ». (75) Les résultats vont toujours au-delà des attentes.

Au début de cet article figurait cette citation: « Au delà de l'ouverture pour créer, il y a la grâce lorsqu'un rituel est parlant et signifiant ». Je me demande maintenant si nos rituels sont toujours parlants et signifiants ? À quels signes le reconnaissons-nous ? Jusqu'à quel point nous introduisent-ils au sacré ? (voir no 75). Quand nous célé-

brons, nous ménageons-nous assez d'espaces de silence - les mots ne pouvant exprimer l'inexprimable- pour entrer dans les réalités impalpables de la foi ? Je laisse cette interrogation à notre réflexion.

Au terme de ce colloque, je me permets d'exposer un souhait exprimé par Marie Gratton et que je partage : nous engager à célébrer en public au moins une fois par an pour témoigner de notre expérience spirituelle et la partager. Serait-il pensable aussi de songer à la création collective de nouveaux rituels pouvant accompagner certains grands moments de la vie : naissance, entrée à l'école ou au travail, menstruations, mariage, maladie, promotion, mort,

etc. Le chantier reste ouvert à notre souci de créer des rituels qui nous ressemblent et nous rassemblent.

En terminant, je m'en voudrais de passer sous silence l'apport précieux offert à nos célébrations depuis la fête de nos 20 ans d'existence. Je veux parler de la contribution artistique et musicale de Louise Courville à ce colloque de même qu'à celui de Christa et souligner, d'une manière particulière, la présence dynamique à tous nos colloques de nos sœurs Marleau : Denyse, Diane et Marie, auteures, compositrices et interprètes infatigables.

Bonne poursuite du colloque !

kkk

Erratum

Dans notre numéro 98, une rubrique "Saviez-vous que..." (pages 34-35) annonçait la publication, par le Réseau québécois Femmes et Ministères, d'un livre intitulé *Pour vivre debout. Femmes et pouvoir dans l'Église*.

Or, rendons à César ce qui est à César, la publication de ce livre n'a aucun lien avec Femmes et Ministères, ci ce n'est l'intérêt pour le sujet traité.

Nous donnons ici la référence exacte de l'ouvrage:

BOUCLIN, Marie Evans. *Pour vivre debout. Femmes et pouvoir dans l'Église*. Médiaspaul, 2000, 158 pages.

Il y est question des abus de pouvoir que le clergé exerce sur les femmes sous deux formes, celle du harcèlement en milieu de travail et celle du harcèlement sexuel. Marie Gratton en a signé la préface.

Un chapelet féministe chrétien

Marie-Josée Riendeau, *L'autre Parole*

Trois mots singularisent ce texte: construction, déconstruction et reconstruction d'un artefact religieux : le chapelet.

Introduction

Cette présentation compte deux volets. Le premier est divisé en trois temps. D'abord, je dresse un portrait sommaire des chapelets suivant les traditions bouddhiste, musulmane et catholique. Ensuite, j'exprime quelques critiques au sujet de ces chapelets. Finalement je présente les premiers éléments d'un chapelet féministe chrétien.

Dans le second volet, à l'intérieur d'un atelier de réécriture de prières et de méditations, j'invite les membres de la collective à participer à l'élaboration de ce nouveau chapelet.

PREMIER VOLET

1. Les chapelets

J'aimerais préciser que le chapelet est compris, ici, comme une construction humaine. Ceci relève du fait que la personne qui l'a inventé a investi son corps, sa raison et son croire dans la conception, la diffusion et la récitation du chapelet. Elle lui a donné formes, textures, sens et fonctions.

1.0. Quelques généralités

En observant le *mala* bouddhiste, le *sebhaa* musulman et le chapelet catholique, je constate qu'ils ont trois points communs. D'abord, ils ont une forme circulaire. Ensuite, je remarque

qu'ils sont composés de billes de bois. D'ailleurs, celles-ci peuvent être faites de pierre, d'os, d'argile et de divers autres matériaux. Finalement, je note qu'ils sont assemblés selon une numérogie signifiante et symbolique.

1.1. Le *mala* bouddhiste

Le *mala* trouve son origine, il y a plus de 2000 ans, en Inde. Il est le symbole qui permet d'identifier son porteur comme un adepte de la voie bouddhique. Le *Mala* symbolise également l'être humain, puisque les 108 billes qui le constituent représentent notre tête, nos mains, nos pieds et rappellent que nous sommes composées des 108 désirs mondains ou liens karmiques tels que l'orgueil, la haine, l'envie, les illusions, etc.

Il existe différents types de *mala*. Il y a les bracelets et les chapelets de compte qui permettent, d'une part, de distinguer le laïc du moine, et d'autre part, de différencier les diverses écoles bouddhiques. Par exemple, l'école zen de l'école tibétaine.

1.2. Le *sebhaa* musulman

Le *sebhaa* est composé de 100 billes. Le rituel qui s'y rattache trouve son origine en Arabie au VIIe siècle. Il

permet de proclamer les 99 plus beaux noms divins d'Allah tels que : paix, lumière, vérité, connaissance, ...ainsi que le 100e qui, lui, est innommable.

1.3. Le chapelet catholique

Son origine remonte au Moyen-Âge entre le 9e et le 13e siècle. Il est constitué de 61 billes regroupées en dizaines. Il permet de proclamer le *Credo* et de réciter le *Notre Père*, le *Gloire au Père* et le *Je vous salue Marie*. Depuis le 15e siècle, à la suite du dominicain Alain de La Roche, la récitation du chapelet est accompagnée de méditations. Les mystères joyeux, douloureux et glorieux de la vie de Jésus et de Marie permettent de contempler les principaux événements de notre salut.

1.4. Les fonctions du chapelet

Bien qu'il serve à compter les prières, les prosternations, à fixer la concentration et à unir la communauté priante, le chapelet a également pour fonction la transmission inter-générationnelle d'un savoir religieux. En effet, de manière concise, il aborde les principaux éléments de la spiritualité qu'il représente. Il fait office de catéchèse. Il est un outil pédagogique. Il a la particularité d'établir un lien facile et concret avec le sacré. Finalement, tant par son accessibilité que par sa large diffusion, le chapelet apparaît comme un objet religieux domestique. Rappelons-nous l'époque de la récitation du chapelet en famille.

2. Les critiques

La principale critique que je puisse faire au sujet du chapelet est sans équivoque son aspect répétitif. En effet, réciter successivement des prières peut devenir monotone et nous rendre lunatique. Sa structure laisse peu de place à la spontanéité et à la créativité. Les prières sont souvent, sinon toujours, d'origine masculine et s'adressent à un Dieu masculin (sauf le *mala* qui est d'un autre registre). Par exemple, dans le *sebhaa* musulman, seul quatre noms divins sont du genre féminin.

Tandis que le chapelet catholique bien qu'il aborde les réalités joyeuses et douloureuses de la maternité, renforce l'idée que Marie est une femme effacée, docile, qui sert, d'une part, les desseins de Dieu et de l'autre, de modèle pour toutes les femmes.

3. Un chapelet féministe chrétien

Si réciter le chapelet apparaît comme une activité redondante et monotone, il est légitime de se demander pourquoi vouloir reconstruire un chapelet féministe chrétien ?

Pour moi, construire un tel chapelet pourrait s'avérer une manière d'exprimer, de témoigner et de transmettre la spécificité de notre spiritualité. Cela pourrait être une façon de s'approprier non pas les chapelets présentés ni le sacré dont ils sont investis, mais l'inspiration créative qui est à l'origine de ces objets.

3.1. Présentation et symbolique

Dans cette perspective, je vous présente ce prototype que j'ai nommé *Lune d'Ève*. Pour vous, je lui ai donné forme, texture, sens et fonction.

La lune - c'est le cercle - constituée de 28 billes, représente le cycle menstruel, tabou que l'on retrouve à l'intérieur des grandes traditions religieuses. Les billes symbolisent la vie physique et psychique des femmes ainsi que leur travail aux plans public, politique, théologique, etc.

Les trois billes hors cercle symbolisent la trinité féministe chrétienne; Dieu, Christa et Sophia. Elles représentent

également la vie spirituelle des femmes; leur manière spécifique de prier, de méditer et de croire.

La figurine, qui précède les trois premières billes, illustre la plénitude de l'incarnation du sacré dans le corps et le cœur des femmes.

DEUXIÈME VOLET

À la suite de cette présentation et pour une durée de 30 minutes, les participantes sont invitées à se répartir en quatre ateliers afin de produire des prières et des méditations pour le prototype baptisé Lune d'Ève. En voici le résultat.

Atelier 1 :

Méditation qui précède la récitation des prières sur les 28 billes de Lune d'Ève:

Quelle est cette dame mystérieuse toujours en évolution,
Qui nous dynamise,
Soulève les flots des océans
Nous fascine par toute la terre,
Qui émeut les cœurs,
Rassure les enfants,
Fait vibrer les émotions,
Est la force de vie impalpable,
Qui nous relance vers l'inconscient,
Nous sécurise devant l'immensité de l'univers...?
Qui que tu sois : maintiens-nous dans cet état d'émerveillement.

Atelier 2 :

*Prières correspondant aux 28 billes. L'une est de demande, l'autre de louange.
Elles se récitent en alternance.*

Demande :

Christa, toi qui, comme nous, connais la condition souffrante de notre humanité, accompagne-nous au fil des jours qui nous sont donnés, dans nos luttes et nos engagements pour la qualité de vie, pour le triomphe du respect des personnes, de la justice et de la paix.

Louange :

Christa, toi qui, comme nous, connais les simples joies de nos jours, louée sois-tu pour la nature qui nous enveloppe, pour nos corps qui en partagent les rythmes, pour le sourire et les jeux des enfants, pour l'émerveillement de l'amour!

Atelier 3 :

Prière sur chacune des 3 billes symbolisant la trinité féministe chrétienne.

1. Dieue

Ô Dieue, créatrice de vie. À travers la nature, les amies, le silence, tu nous donnes mille occasions de découvrir ton beau visage. Dans les jours de tristesse, donne-nous la grâce de l'émerveillement. Dans les nuits d'allégresse, donne-nous le courage de la reconnaissance.

2. Christa

Ô Christa,
Corps souffrant transfiguré
Aide-moi à trouver,
 À pratiquer
 Et à transmettre
Les chemins de la solidarité
Pour témoigner de l'espérance que porte la vie.

3. *Sophia*

Ô Sophia, femme de sagesse,
Aide-moi à retrouver dans le silence,
La méditation
Ou la rencontre de l'autre,
La paix,
La lumière, la clarté
Afin que je devienne aussi présence pour l'autre.

Atelier 4 :

Méditation en lien avec la figurine.

Toi, femme, tu symbolises la fécondité et la créativité. Au premier regard, on s'attache à ta fécondité physique, mais on est vite invitée à considérer ta puissance créatrice. Elle se manifeste à travers les réalisations artistiques, intellectuelles et religieuses de toutes les femmes, comme dans le développement des sociétés et la transmission de la culture. Ta fécondité est une invitation à la relation. Alors que la grossesse et l'accouchement ont contribué à ton exclusion de l'enceinte des hommes, tu nous permets d'y voir un signe privilégié du sacré. La générosité de tes formes féminines manifeste à merveille l'accueil, l'inclusion et le renouvellement de la vie. Nous sommes porteuses de l'avenir du monde, ta figure nous le redit haut et fort.

kkk

Samedi après-midi

Denyse Marleau fait un bref rappel des composantes relatives à une célébration de manière à favoriser la création, en ateliers, de notre propre célébration en répartissant les tâches. L'objectif est de souligner l'engagement et le rôle de notre doyenne dans la Collective L'autre Parole

Célébration

Heureuse celle qui pétrit le pain de la solidarité

Le rituel d'entrée.

À l'entrée de la salle, les femmes sont disposées en deux rangs pour former une haie d'honneur. Chaque duo se partage une étroite bande de tissu destinée à monter une voûte. À l'arrivée de la doyenne, le rythme musical de « Liberté », extrait de l'opéra Nabucco de Verdi, annonce le début de la fête. Les bandes de tissu sont levées. Yvette s'engage la première sous la voûte qu'elles forment, suivie de Monique Dumais qui conduit la doyenne au fauteuil d'honneur. Chaque duo de femmes passe à tour de rôle sous la voûte improvisée puis vient déposer sa bande de tissu aux pieds de la jubilaire avant de prendre place dans le cercle de l'assemblée. Denise Cossette ferme la procession en portant un bouquet de fleurs qu'elle dépose à son tour devant la doyenne.

La parole d'introduction de Louise Melançon.

Chère Yvette,

Nous entrons au cœur de la célébration en apportant des offrandes. Ce sont les témoignages de ta vie et sur ta vie :

la force du levain de ton engagement
les liens créés au fil des ans
les amitiés nourries par ta chaleur et ta simplicité

Ces offrandes font mémoire de ta vie donnée, de la Christa que tu es devenue.
C'est pour nous une nourriture que de la partager encore en ce soir de célébration

La première offrande sera présentée par Marie Gratton qui rappellera ton implication dans L'autre Parole.

Suivront des témoignages de personnes absentes
Connaissant ton grand cœur, nous t'offrirons aussi ta propre parole
Et finalement une place sera offerte aux témoignages spontanés.

Ensemble, nous célébrerons notre doyenne et ses 80 ans de vie sous le signe de l'engagement, de la solidarité et de la sororité.

Parole d'ouverture de Monique Dumais:

Chère Yvette,

« Profusion, éclatement, exubérance, aubade,
enseulement, brise légère, ruissellement,
parfums de sous-bois verdoyant...

C'est (l'automne), C'est la vie ! (Ce sont tes 80 ans, bientôt, le 29 septembre...)

Nous voulons rendre grâce avec toi pour la vie, pour tout ce que tu nous as donné à L'autre Parole.

(...)

Le printemps peut se prolonger en automne. Dans divers îlots discrets, on peut encore entendre les gazouillis des bâtisseurs de nids ; plus loin le grondement d'un torrent tumultueux . Ailleurs c'est une simple touffe d'herbes qui, poussant sa verdure dans une mince déchirure d'asphalte, nous rappelle que, malgré les obstacles, la vie finit toujours par triompher.

(...)

Audace, créativité, mystère, rêve

Goût de vivre ! goût du livre !

Goût du rêve ! goût de l'art !

Vive le printemps ! Vive l'automne !

Vive la vie. »

Extraits d'un liminaire rédigé par Yvette au printemps 1997 .

Hommage à Yvette, de Marie Gratton.

C'était en novembre 1988, le 27, si ma mémoire est fidèle.

Notre groupe, qui devait s'appeler Myriam, n'avait pas encore de nom, mais déjà les éléments saluaient sa naissance. Pour la première fois, Louise Melançon, Linda Simoneau et Marie Gratton de Sherbrooke recevaient Yvette Laprise et Rita Hazel, des amies de Montréal, pour une première rencontre au sein de L'autre Parole. Toutes nous avions le cœur à la fête, car pour quelques-unes d'entre nous il s'agissait de retrouvailles depuis longtemps espérées, pour d'autres, c'était l'occasion de faire connaissance et d'élargir le cercle de nos solidarités.

Alors que nous étions attablées pour le repas du soir, les ustensiles se sont mis à cliqueter dans les assiettes, le vin s'est agité dans nos verres, la flamme des bougies a vacillé... Nous n'étions pas victimes d'une hallucination collective, aucune langue de feu n'est venue se poser sur nos têtes, mais les sismologues vous le confirmeront, le Québec, ce

soir-là, a bel et bien été frappé par un tremblement de terre ! Nous y avons vu les prémices d'une vibrante vitalité future.

Pendant quelques années, nous nous sommes accueillies les unes les autres, tantôt à Montréal, tantôt à Sherbrooke. À vrai dire, ce sont les Montréalaises qui le plus souvent ont emprunté l'autoroute pour favoriser nos rencontres. Mais avec le temps et, notamment, à cause de la venue de sérieux ennuis de santé chez notre regrettée Marie-Thérèse Roy-Olivier qui très vite s'était jointe à nous, la distance a pris de l'importance, au point qu'il a fallu, à regret, songer à scinder l'équipe pour former deux groupes distincts. La géographie a ses raisons qui contrarient souvent le cœur. Je ne vous l'apprends pas. Alors que les membres de Montréal en recrutant d'autres alliées ont pris le nom de Phoebé, le cercle de Sherbrooke, qui s'est lui aussi enrichi de nouvelles personnes, a conservé celui de Myriam.

On sait la précieuse contribution que chacune de nos amies montréalaises a apportée à notre groupe comme à notre collective. Mais permettez-moi de m'en tenir ici à ce qui doit rester aujourd'hui l'essentiel de mon propos : rendre un hommage si hautement mérité, et sans doute trop longtemps retardé, " à la très bonne, à la très chère " Yvette Laprise qui, pour transposer les mots de Baudelaire, si souvent " remplit notre cœur de clarté ". Et notre esprit aussi pour faire bonne mesure.

Le 29 septembre prochain, Yvette célèbrera un important anniversaire. Elle aura, m'a-t-on dit, quatre fois vingt ans. L'eusses-tu cru ? comme disait l'autre, en la voyant partout présente, vive d'esprit, jeune de cœur, jamais repliée sur le passé, l'œil pétillant tourné vers l'avenir.

Yvette, sa solide carrure nous l'annonce au premier coup d'œil, c'est un pilier. Et nous avons été nombreuses à nous appuyer sur elle, pour solliciter un conseil, réclamer un service, que dis-je ! une infinité de services, avec d'autant moins de retenue d'ailleurs que nous ne doutions pas de la voir y consentir sans jamais se faire prier, ou encore pour chercher les encouragements dont elle sait, quand il le faut, être prodigue. Mais, comme c'est aussi une femme exigeante à son propre égard et qui espère trouver chez les autres la même rigueur dans l'accomplissement des tâches confiées, on sait que ses éloges ne doivent rien à la flagornerie ni ses critiques à la mesquinerie.

Certaines Yvettes sont passées à l'histoire pour avoir dit " non " ; la nôtre nous est et nous restera précieuse pour avoir dit " oui " aux causes et aux tâches qui visent la justice avec les armes de la solidarité.

Vous souhaiteriez peut-être que je vous dise combien de temps elle a assuré la charge d'agente des relations publiques pour L'autre Parole, je l'ai oublié, mais elle doit bien le savoir ! Combien d'années a-t-elle assumé le rôle un peu ingrat de trésorière ? Enfer et damnation ! je l'ai aussi oublié. Depuis combien de temps s'occupe-t-elle, avec un soin remarquable, de la cueillette, de la compilation et de la révision des textes de notre bulletin ? Depuis longtemps ! Combien de liminaires a-t-elle signés ? Je ne les ai pas comptés. Mais je les ai toujours lus avec plaisir, y retrouvant souvent une touche de

poésie et de fantaisie qui donnaient le goût de poursuivre la lecture. Combien d'articles bien structurés et écrits d'une plume alerte lui doit-on ? J'ai renoncé à en faire l'addition. Présente et active à nos colloques annuels, elle a aussi participé fidèlement aux réunions du comité de coordination, le " coco " pour les intimes. À l'inter-groupe des chrétiennes féministes elle a de plus efficacement représenté L'autre Parole. Et je ne suis même pas certaine de n'avoir rien oublié. Mais, vous l'avez compris, si je n'ai pas l'âme d'une archiviste ni une bonne mémoire de la durée précise de tous les engagements de notre amie, je me flatte d'avoir la mémoire bonne pour ne rien oublier de tout ce que je dois aux personnes que j'ai fréquentées ou qui m'ont honorée de leur amitié. Yvette Laprise est de celles-là. Et je tente ici de nous remettre brièvement en mémoire tout ce que L'autre Parole lui doit.

Yvette, à mes yeux, comme à ceux de plusieurs d'entre nous, j'imagine, c'est une force tranquille, une discrétion et une humilité que je n'ai jamais prises en défaut, une lucidité et une perspicacité enviables, fruits sans doute d'une patiente observation des êtres et de leur troublante complexité, une capacité juvénile d'émerveillement devant la beauté du monde. Yvette, c'est une compétence aux multiples facettes dont nous ne sommes même pas sûres, en dépit du fait que nous les avons si souvent mises à contribution, de les avoir toutes explorées ! Yvette c'est un rire éclatant et un sourire délicieux.

Yvette, c'est une vie donnée. À Dieu, d'abord, dans toute la ferveur de sa jeunesse, puis à tous les êtres qui ont eu la chance de croiser ses pas sur toutes les routes où l'obéissance religieuse l'a placée et où l'initiative personnelle l'a lancée le plus loin possible des sentiers battus, mais le plus proche possible des vrais besoins du monde, des femmes en particulier.

Yvette, c'est une personne aux convictions profondes, restée fidèle malgré vents et marées au choix de ses seize ans, aux engagements multiples, religieux, politiques, sociaux et féministes, aux amitiés durables, à la vie spirituelle intense pour mieux féconder et enraciner son action. Yvette, c'est une femme qui m'apparaît admirable, en particulier parce qu'elle est inlassablement prête à relever de nouveaux défis, parce qu'elle aime et espère sans faillir. Toujours la même en quelque sorte, mais en perpétuel renouvellement.

Je vous invite à rendre grâce au Ciel pour sa présence parmi nous et à le supplier de nous la garder longtemps, longtemps...

Très chère Yvette, ce devrait toujours être à ton tour de te laisser parler d'amour !

Chant de l'assemblée.

Ce soir, j'ai l'âme à la tendresse,

Tendre, tendre... douce, douce k

Pauline Julien k

k

Quelques mots des absentes:

Chère Yvette,
80 ans, ça se fête et nous toutes avons le goût de célébrer avec toi parce que tu nous inspires le sens de la fête et de l'engagement!
Il y a plus de 50 ans, en effet, tu as fait les vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. Ces vœux, il me semble que tu les as vécus radicalement... à ta façon.
La pauvreté d'abord. La simplicité de ton mode de vie m'impressionne vraiment. Authentique simplicité volontaire avant la lettre! Pourtant cela ne veut pas dire que tu n'apprécies pas les belles et bonnes choses, au contraire! Mais tu m'apparais comme une véritable résistante aux modes et aux consommations de toutes sortes. Tu t'affirmes comme une femme libre face à l'esclavage du consumérisme.
La chasteté. Tu es bien discrète et réservée, pourtant, je te sens comme une femme ardente, une femme vibrante de désir pour qu'advienne la justice et la libération, celle des femmes et celle du pays du Québec notamment. Tu es à mes yeux une femme ardente qui a mis toute son ardeur pour vivre son radical amour du Christ et qui, comme Jésus, honnit les tièdes!
L'obéissance. Toi qui as passé la majeure partie de ta vie dans une communauté, tu as su garder ta liberté. Tu obéis oui, mais à toi-même, aux valeurs auxquelles tu tiens, aux engagements que tu as pris. Quotidiennement, ta manière de vivre nous rappelle l'importance de demeurer fidèle à soi-même et ce à quoi on croit profondément.
Pour toutes ces raisons, chère Yvette, tu nous inspires et je ne puis que te redire mon respect et mon affection. Alléluia pour l'octogénaire!

Marie-Andrée Roy

Chère Yvette,
Je regrette tellement de ne pas être de la partie... Je suis aux Noces aujourd'hui, dans le pays de mon enfance, mais je suis de cœur avec vous toutes.
Comment pourrais-je oublier que c'est toi, Yvette, qui as été mon inspiratrice, ma porte d'entrée à L'autre Parole ? Et tu continues de m'émerveiller et de me stimuler lors de nos rencontres formelles ou informelles.
Je n'oublie pas non plus les manifestations du 1^{er} Mai où tu m'as plusieurs fois entraînée, beau temps mauvais temps. Ta détermination m'a souvent émue.
Merci Yvette. J'espère avoir encore longtemps le bonheur de cheminer avec toi.
Laisse-toi fêter aujourd'hui : tu le mérites bien.

Preline Gariani

Très chère Yvette,

À quelques heures de mon départ en vacances, tu habites mystérieusement mes pensées. .. Un vent d'été m'a apporté la nouvelle de la proximité de ton anniversaire...

Je suis heureuse d'être de la fête. Je me souviens de mon premier contact avec toi à l'été 1986. Tu étais l'une des quinze membres du Conseil d'administration de l'Entraide missionnaire qui m'ont questionnée pendant plus d'une heure sur mes motivations à venir travailler à l'EMI...Au moment des présentations, j'avais été impressionnée par l'exotisme de ton expérience missionnaire à Tahiti... Je me souviens aussi de ta participation fidèle aux multiples rencontres subséquentes du CA, de la finesse de tes questions, de ton audace pour sortir des sentiers battus...

Pendant plusieurs années, je t'ai retrouvée au congrès annuel de l'EMI, toujours solidaire de nos recherches et de nos engagements. Dans les années 90, à plusieurs reprises, tu as participé aux journées de travail avec Ivone Gebara du Brésil, sur l'approche féministe de la théologie de la libération. Ta « lettre ouverte à Ivone » publiée dans l'ouvrage collectif « Pour libérer la théologie » est révélatrice de ton incessante recherche de comprendre la vie et de faire église autrement.

Je rends grâce à la Vie pour ta vie.

Bon anniversaire ! Bonne suite des jours !

Je t'embrasse fort.

Suzanne Loiselle

Chant de l'assemblée.

Ce soir, j'ai l'âme à la tendresse, k

Tendre, tendre... douce, douce k

Pauline Julien k

kkk

Invitation au silence, de Myriam Orostiqui.

...à la suite des témoignages que nous venons d'entendre, accordons-nous un moment de silence, pour répondre au souhait exprimé par Yvette ce matin, et mieux sentir la chaleur de l'amitié qui nous unit et en rendre grâce.

Invitation au témoignage, de Christine Lemaire.

Ma chère Yvette,

Durant ce temps de silence que nous venons de nous offrir, chacune d'entre nous a dû penser à toi! C'est pourquoi je nous invite à partager quelques témoignages ou anecdotes à ton sujet. Peut-être avons-nous une question à te poser, peut-être nous as-tu transmis une valeur qui nous est chère? C'est maintenant à notre tour de te raconter!

J'en profite tout de suite pour me rappeler avec vous un certain colloque de L'autre Parole ayant pour thème : « L'éclatement des évidences ». Notre travail de réécriture portait sur le credo et la discussion était vive, autour des strophes du *Symbole des apôtres*. Une des participantes de notre équipe vivait sa première expérience parmi nous. Après nous avoir écouté discuter, elle nous confia qu'elle était venue à ce colloque pour avoir des balises, quelques réponses à ses questions. Yvette a souri, de ce sourire lumineux qu'on lui connaît, qui accueille mais qui pousse en avant : « Mais nous, nous n'avons que des questions! » Ce jour-là, je me suis définitivement réconciliée avec toutes les questions qui m'assaillent et m'habitent. Yvette m'avait dit que c'était bon, aussi, les questions...

Témoignage de Marie-France Dozois

Yvette est, pour moi, une personne qui manifeste une grande passion pour les expéditions.

Je me souviens, en premier lieu, d'une expédition dans la capitale nationale. Nous marchions dans les rues abruptes du vieux Québec. Il pleuvait à boire debout. Malgré tout, Yvette entendait bien continuer son chemin. Elle était prête à emprunter une autre rue, à risquer un nouveau détour, à attraper peut-être un bon rhume. Il suffisait que les personnes qui l'accompagnaient veuillent risquer et s'engager dans une autre direction : elle était toujours prête à les suivre, même si un de ses souliers, à un moment donné, l'avait lâchée sans crier gare.

Lors d'une autre randonnée, dans les montagnes de Saint-Donat, cette fois, je découvris une autre facette de sa personnalité. Nous étions en auto. Tout à coup, nous voyons l'affiche annonçant un belvédère à cinq cents pieds plus haut. Nous nous arrêtons et commençons la montée. Les rues de Québec n'étaient rien à côté du chemin escarpé que nous avions à suivre. J'avoue que c'était essoufflant. Malgré cela, Yvette n'abandonnait pas. Chaque pas devenait difficile, exténuant. Mais elle ne voulait pas lâcher. Elle s'arrêtait un moment pour reprendre son souffle et continuait avec entêtement à gravir les différentes étapes du calvaire. Rendue au sommet, elle avait oublié tous les

efforts déployés et elle était toute en admiration devant le paysage qui s'offrait à nous : « Que c'est beau », disait-elle, « Que c'est beau », avec le ravissement et l'étonnement d'une enfant qui découvre, pour la première fois, la beauté des choses.

Dois-je vous parler maintenant de cet autre sommet, plus intérieur, véritable Mont Everest dans les Himalayas ? Gagner de nouveaux sommets ne lui fait pas peur. Rien ne peut l'arrêter. Tout ce qui touche à la lutte contre la violence faite aux femmes la trouve sur son chemin. Alors que d'autres personnes de son âge attendent avec résignation l'heure de leur enterrement, elle, elle a entrepris patiemment de réduire en poussière les montagnes de peurs qui nous habitent et qui finissent par nous cacher le soleil. Désormais, c'est au cœur du présent qu'elle vient planter son bâton de pèlerine. Elle ne dévie pas de sa route. Sa volonté est d'acier et sa ténacité, proverbiale.

En un mot, cette personne demeure pour moi une véritable « sherpa », ce guide des montagnes que rien n'arrête. Je devine un peu le souffle qui habite cet être têtue, cette force de la nature. Et j'entends chanter la source toute calme qui nourrit son écoute inconditionnelle des gens.

Chère Yvette, je te souhaite un mémorable anniversaire.

Témoignage de Monique Hamelin

Chère Yvette,

Nous célébrons aujourd'hui non seulement tes 80 ans mais aussi quelque 20 ans de militance à la collective L'autre Parole.

Mes premiers souvenirs de militance avec Yvette remontent à vingt ans. Le pape s'était annoncé au Québec pour septembre 1984. À la collective L'autre Parole, nous avons passé l'hiver précédent à préparer une vaste opération menant à la publication d'une pétition, dans divers quotidiens de la province. Yvette était du comité organisateur. C'est là que j'ai su que je pouvais compter sur elle. Quand elle disait, je m'en occupe, on pouvait se fier que cela serait fait. C'est précieux dans un groupe de pouvoir compter sur de telles femmes.

Et puis, il y a eu toutes ces années où, au comité de coordination de L'autre Parole, elle a porté ce regard horizontal sur l'avenir de la collective en plus des nombreuses responsabilités qu'elle assumait. Dans mes souvenirs se mêlent son implication pour la collective et nos complicités dans l'action.

Je voudrais aussi partager avec vous une autre dimension d'Yvette. C'est pour moi une leçon de sagesse pour vieillir en beauté. Yvette m'a montré que quel que soit notre âge, on peut continuer à se remettre en question, à se laisser interpeller par des idées nouvelles, des relectures de nos vieilles certitudes.

Pour tout cela je rends grâce et je te remercie.

Témoignage de Marie-Josée Riendeau

Chère Yvette,

Pour moi, tu es une guide. En effet, à chaque fois que j'ai dû prendre la parole en public et que tu étais présente, j'ai toujours trouvé, dans ton petit signe de tête affirmatif, confiance et support.

Tu es un modèle pour moi. Je trouve que souvent je parle trop et que mes actions sont comme des feux de paille. J'aspire à te ressembler. Je reconnais, à la suite de mes sœurs, cette force tranquille qui t'habite. Tu parles peu, mais lorsque tu prends la parole, c'est toujours adéquat et rempli de sagesse. Moi qui admire peu de gens et peu de choses, je suis très heureuse de reconnaître que j'ai beaucoup d'admiration pour toi.

Prière

L'assemblée se recueille et après un moment de silence, Marie-Josée continue :

Maintenant les membres de la Collective, rassemblées pour ton anniversaire, t'offrent, comme un bouquet de roses, deux prières composées par les groupes : l'une de demande, l'autre de louange :

Christa, toi qui, comme nous, connais la condition souffrante de notre humanité, accompagne-nous, au fil des jours qui nous sont donnés, dans nos luttes et nos engagements pour la qualité de vie, pour le triomphe du respect des personnes, de la justice et de la paix.

Christa, toi qui, comme nous, connais les simples joies de nos jours, louée sois-tu pour la nature qui nous enveloppe, pour nos corps qui en partagent les rythmes, pour le sourire et les jeux des enfants, pour l'émerveillement de l'amour

Ces prières récitées en alternance, passent de l'une à l'autre comme une sorte d'incantation, comme la discrète respiration d'un autre monde.

Lecture du liminaire no 90 par Françoise Gagnon

Ce jour nous invite à faire halte :

Halte pour mieux savourer la douceur d'être au monde ; le goût de la vie ; en respirer le parfum au lieu de passer à côté.

(...)

Halte ! pour s'accorder des moments de fête, de gratuité ; s'oxygéner sans l'obligation de produire, écouter le silence ; goûter la plénitude de l'instant ; regarder rêver les étoiles ; sentir la caresse de l'air ; voir danser les brins d'herbe ; remplir ses sens d'images, de senteurs, de mélodies...

(...)

Halte ! pour voyager, chanter, lire, changer de « look », se faire de nouvelles connaissances, pour rendre grâce pour la femme extraordinaire dont la vie nous a fait cadeau, pour faire mémoire et se réjouir tout simplement, cultiver ses liens avec ses proches et ses amies.

Extrait du liminaire de l'été 2001 rédigé par Yvette.

Hommage à Yvette Laprise, de Louise Garnier

C'est à Saint-Magloire de Bellechasse, le 29 septembre 1923 que Joséphine Provost et Jean Laprise accueillent une petite fille qu'ils nomment Yvette, comme la petite fleur jaune du même nom.

À cette date, l'été s'achève, la brise se fait plus fraîche, un temps d'intériorité s'annonce. Engranger, prévoir l'hiver...

La campagne, les arbres, la montagne sont magnifiques à cette époque. Voilà le temps qu'il fait quand Yvette arrive au monde.

À peine 15 ans plus tard, elle quitte famille et amis et rejoint la communauté des Filles de la Charité du Sacré-Cœur de Jésus. Déterminée malgré certaines réticences familiales et malgré sa jeune adolescence, elle prend le voile et choisit son nom de religieuse : Robert du Saint-Sacrement : renonçant ainsi à son individualité, à sa féminité pour embrasser plus grand encore : le don de soi pour toujours à un Dieu qui prend tout.

Le temps passe...

Sous le vœu d'obéissance, sous l'uniforme, le buisson ardent est toujours là ! Ainsi, il est intéressant de lire le témoignage que lui rend sa provinciale lors de la célébration de son 50e anniversaire de profession. En voici quelques extraits :

Recherchiste, avant-gardiste, féministe, séparatiste... Faut-il en dire davantage pour la reconnaître.

Femme réfléchie, tenace, déterminée ; femme très positionnée, qui mûrit ses options ; femme sociable quoique solitaire.

Femme oui, femme et comment !

En interrogeant ses proches, sa famille, ses compagnes, ses amies, le son de cloche est unanime : Vous savez Yvette est très discrète et un peu secrète, elle ne se vante pas, ni ne s'enorgueillit de tout ce qu'elle fait :

Hum...ça me rappelle quelque chose : « L'amour est patient, il ne se vante pas... »

Aujourd'hui, chère Yvette, nous, tes sœurs de L'autre Parole, nous voulons ajouter notre propre grain de sel...

À Yvette, notre sœur

Ta ténacité et ta fidélité à tes options nous inspirent
Ta présence à L'autre Parole est comme le chêne
Comme un roc
Nous nous y appuyons quand vient le doute.
Ton apport à la revue L'autre Parole est comme une source intarissable
Nous nous y abreuvs.
Ta manière de vivre est comme un vent de liberté
Nous nous en inspirons quand survient le superflu.
Ton esprit profond, tes réflexions partagées sont comme un grand puits
Nous nous y arrêtons et nous y puisons.
Ta place parmi nous est comme du mortier
Nous nous y raffermissons.
Ton esprit alerte est comme une rosée
Nous nous y rafraîchissons.
Tes silences évocateurs sont comme des étoiles
Nous nous retrouvons nous-mêmes.
Ton espérance est comme un feu
Nous nous y réchauffons et espérons.
Tes prises de position sont comme des phares
Nous nous y éclairons.
Ton travail à L'autre Parole est comme un présent
Nous grandissons, nous nous déployons.
Tes écrits sont comme des averses nécessaires
Nous existons, nous sommes.
Ton humilité est comme une semence
Nous récoltons.
Ta fierté est comme un soleil
Nous y participons.
Ta jeunesse est comme un parfum
Nous aimons.
Ta liberté est la plus belle des tempêtes
Elle bouscule, renouvelle, fait vivre
Nous nous y inspirons.
Ta joie, ta fraîcheur, une brise automnale
Nous nous exaltons.
Ta déconstruction, une résurrection
Nous voulons la vivre intensément.
Merci Yvette, d'être là, d'être toujours là et ce éternellement.

Tes sœurs de la Collective L'autre Parole, en ce 23.08.2003 (Louise Garnier)

Témoignage de Denyse Marleau

Ma première rencontre avec Yvette demeure importante. C'est sans doute ce qui fait que je suis avec L'autre Parole aujourd'hui. Dans la revue à laquelle j'étais abonnée, une invitation avait été faite aux personnes intéressées à assister à une célébration pascale chez les sœurs de la Charité à Montréal. Même si je ne connaissais personne du groupe, j'ai décidé d'y aller. C'est là que j'ai rencontré Yvette. Son accueil, sa gentillesse ont été déterminants. Je me suis sentie touchée par cet accueil et interpellée.

Par la suite, il y a eu la grande célébration du 20e anniversaire. Encore une fois j'ai perçu chez Yvette (et d'autres aussi, il faut le dire), une ouverture à l'autre et une pensée qui me rejoignaient profondément. Ma mère est décédée à cette période. C'est une femme qui m'avait transmis jusqu'alors une pensée féministe qui questionne ainsi qu'une foi profonde. J'ai eu l'impression qu'il y aurait alors une suite. C'est Yvette qui a poursuivi à sa façon et sans doute à son insu, ce rôle depuis le décès de ma mère. Merci Yvette pour ton accueil, tes réflexions qui font avancer et ta grande sagesse!

Aussi ce soir, on veut t'offrir ce chant, une de nos compositions pour exprimer ce que nous ressentons pour toi!

A toi

REFRAIN:

À toi qu'on aime et qu'on admire
Et qui nous laisse ton sourire
Par toi j'ai appris à grandir
Et j'ai le goût de te dire

Que tu sois loin que tu sois près
Mon cœur cache ton portrait
C'est la mémoire de nos rencontres
Qui aujourd'hui remonte.

De toi j'ai appris la jeunesse
La gratuité, la Sagesse
Et que malgré nos faiblesses,
On porte en soi mille promesses

Ton nom est à jamais gravé
Toi qui m'as appris à mieux aimer
Oh laisse-moi te remercier
Non je ne peux t'oublier

DERNIER REFRAIN:

À toi qu'on aime et qu'on admire
Et qui nous laisse ton sourire
Par toi j'ai appris à grandir
Et j'ai le goût de te dire
A toi qu'on aime et qu'on admire
Et qui nous laisse en souvenir
Comme une rosée du matin
De la fraîcheur pour demain.

Denyse, Diane et Marie Marleau

kkk

Lecture par Polande Major

Partir

Partir où va la route, sans but précis, sans itinéraire planifié. Déambuler librement, s'arrêter pour écouter la poésie cachée au cœur des choses, fouiner, flairer, sentir, humer, respirer à pleins poumons... sachant qu'il n'est de paysage découvert que là où nous ont conduits nos pas.

Partir où va le vent... le vent qui n'a ni poids ni odeur et qui pourtant existe puisqu'il courbe les arbres, fait onduler les épis mûrs et soulève par vagues successives les flots mouvants de la mer.

Partir où va le torrent qui dévale des crêtes montagneuses dans un bouillonnement sans fin... La joie qui l'anime n'est pas d'aboutir au lac tranquille mais bien de se mesurer aux rochers qui lui barrent la route.

Partir vers le désert où habite le silence qui seul révèle la vérité de l'être.

Prendre la route, suivre la mer, accompagner le torrent ou s'enfoncer dans le désert, peu importe. Il s'agit d'écouter son cœur avec ses appels, ses pentes, ses sollicitations ou ses refus.

En chacune et chacun d'entre nous réside un être en sommeil. Il n'en tient qu'à nous de libérer cet être en nous ouvrant comme les nénuphars qui, un beau matin, s'offrent gracieusement au regard pénétrant de l'Astre qui leur a donné de naître.

Extrait du liminaire rédigé par Yvette à l'été 1999.

Chant.

L'assemblée se lève pour chanter en chœur : *Du pain et des roses*

Du pain et des roses
k Pour changer les choses
k Du pain et des roses
k Du pain et des roses
k Pour qu'on se repose
k Du pain et des roses

Il nous faut des roses,
Un souffle, une pause,
Il nous faut du pain
Donnons-nous la main,
Nous sommes plus grandes
Que ce qu'il vous semble,
Nous voulons la paix
Pour ce monde qu'on a fait.

Du pain et des roses
Pour changer les choses
Du pain et des roses ...

Paroles : *Hélène Pedneault*, Musique :
Marie-Claire Séguin 1995.

kkk

Rite de communion.

Pendant qu'on apporte le gâteau d'anniversaire, on entonne :
« Heureuse celle qui pétrit le pain de solidarité », sur l'air bien connu : « C'est à ton tour.... »

Ce soir, dans une salle, vingt-cinq femmes sont rassemblées pour fêter les 80 ans de Yvette. Événement intime, festif. Sur une table, un gâteau décoré de bougies, attend d'être partagé en toute convivialité.

Qu'on le veuille ou non, les rites tant religieux que profanes demeurent. Points de repaire, pôles de sécurité, habillés de symboles, ils traversent les temps, renvoient aux coutumes et aux événements qui donnent un visage unique au message à transmettre.

Le gâteau d'anniversaire, comme on est souvent porté à le croire, n'a rien de banal. Il est au contraire un symbole fort : la commémoration du premier cri de l'existence, du premier souffle de vie.

Il est aussi le pain de la fête. Notre tradition veut qu'on l'orne de bougies allumées. Plus les années s'additionnent plus le gâteau s'estompe -quelques instants- sous la brillance des bougies : court moment d'émerveillement, de nostalgie parfois, devant cette flamme fascinante qui réchauffe et convie à la re-naissance.

Ce soir, autour de ce pain tout en lumière accompagné d'un mousseux dont les bulles en mouvement chantent la vie, toutes ensemble nous célébrons le premier souffle de femme d'Yvette née un certain 29 septembre. Le gâteau partagé : pain et vin de la solidarité, de l'engagement, de la sororité, perpétue à nos yeux le message de Jésus : « *Faites ceci en mémoire de moi* ».

Monique Hamelin, *Vasthi*
Hélène Saint-Jacques, *Bonne Nouv'ailes*

Retour sur la célébration

Denise Gosselle

C'est le cœur rempli de joie et d'émotions que j'ai vécu la célébration de L'autre parole de samedi soir, d'autant plus que nous fêtons les 80 ans d'Yvette, un des piliers de L'autre Parole. Tout s'est déroulé autour de l'accomplissement de cette grande âme humaine, généreuse et dévouée à l'égard de toutes.

L'entrée triomphale sur l'air de *Liberté* de Verdi signifiait la grande ouverture de notre doyenne à l'humanité. Le soleil et ses rayons représentés par la disposition des bandes de tissus à ses pieds portaient un message de rayonnement et de rappel de ses nombreux engagements. Les fleurs offertes dégageaient un parfum d'amour, de tendresse, de bonté, de compassion, d'écoute et d'humour. La présentation d'un encadrement de photos souvenirs fut un autre élément de surprise fort agréable pour notre doyenne.

Yvette accueillait avec émotion, les témoignages des participantes. L'offrande d'un cahier constitué de ses liminaires, initiative de Carmina Tremblay, la lecture de trois d'entre eux durant la célébration furent aussi des moments très forts.

Je ne peux oublier le chapelet féministe, création de Marie-Josée, offert à chacune lors des ateliers. La récitation à tour de rôle des prières composées à cette occasion a créé un moment fort d'intériorisation. Un autre moment émouvant, c'est cette chaîne que nous avons formée pour chanter *Du Pain et des Roses*.

Après l'offrande du gâteau d'anniversaire, la célébration s'est terminée dans la gaieté et la sororité, durant le partage du gâteau, accompagné d'un vin mousseux.

Merci à toi, Yvette, ainsi qu'à toutes ces femmes qui ont contribué à nous ouvrir à une plus grande compréhension de notre humanité. Bravo à nos sœurs Marleau : Denyse, Diane et Marie pour le chant *À Toi* dédié à Yvette et l'accompagnement de tous les chants.

kkk

Ayla
ou
Comment oser se réapproprier le sacré
par Monique Hamelin – *Vasthi*

Le roman n'est pas nouveau. L'auteure nous a déjà donné cinq tomes de cette histoire qui se déroule il y a 35 000 ans. Traduit en 28 langues, le tirage global atteint les 35 millions d'exemplaires. Les chances sont grandes que vous ayez déjà lu ces romans ou leurs critiques dans les quotidiens, magazines et revues spécialisées. Alors, pourquoi en reparler ici?

En fait, que vous ayez lu ou que vous ayez résisté à Jean Auel et *Les enfants de la terre*¹, je vous propose une autre piste de lecture. Du réalisme archéologique et du discours féministe militant, je vous renvoie à la pratique de certains rites en vigueur à l'époque de transition des Neandertals aux Cro-Magnons.

Mais d'abord, je vous rappelle brièvement l'histoire. À la suite d'une catastrophe naturelle, une fillette se retrouve seule dans la nature. Elle a 5 ans. Elle ne pourra survivre à moins d'être adoptée. Elle trouvera une famille d'accueil chez les Neandertals. Elle sera Ayla. Mais, elle est l'autre, elle est différente, elle n'appartient pas à ces peuplades primitives. Elle appartient aux Cro-Magnons, nos ancêtres directs. Nous suivons donc les aventures de l'héroïne à travers les phases de sa vie : enfance, adolescence, vie adulte alors qu'elle est à la recherche de ses origines et qu'elle doit faire face

à la solitude dans des contrées inhospitalières. Suivront les apprentissages à la vie de couple, à la vie sociale et à la vie communautaire où Ayla aura à affronter le choc des cultures, avec la répartition sexuelle des tâches quotidiennes et la particularité des rites sacrés.

Je n'ai pas encore parcouru les cinq tomes : j'en suis au volume 3 : *Les chasseurs de mammoths*. Ce qui me fascine, entre autres, dans ces romans, c'est la mise en scène, par l'auteure, des pratiques rituelles et l'utilisation qu'elle fait des symboles chez les Neanderthals et les Cro-Magnons. Si les idées et les émotions s'expriment avec beaucoup moins de facilité qu'aujourd'hui, il ne faut pas en déduire qu'il y a alors absence de réflexion, d'émotions et d'affectivité. Ce qu'a produit Jean Auel, nous y croyons d'autant plus que des spécialistes du milieu ont salué le réalisme anthropologique de son œuvre.

Les tomes : 1 - *Le Clan de l'ours des cavernes*; 2 - *La vallée des chevaux*; 3 - *Les chasseurs de mammoths*; 4 - *Le grand voyage* et 5 - *Le retour d'Ayla*.

Alors que des féministes, de toutes traditions religieuses, questionnent l'appropriation des rites par des hommes et principalement par la classe des clercs; alors que nous cherchons à créer ou à nous réapproprier, comme femmes, les rites et les exercices sacramentels pour y inclure nos propres expériences, il est des plus intéressant de pouvoir plonger dans les toutes premières expériences de rituels qui marquent les grands moments de la vie. Ces pratiques pourront sans doute nous inspirer.

Ce qui ressort de la lecture des romans de Jean Auel, c'est qu'à toute époque, quelle que soit l'évolution des sociétés, de grands moments de la vie ont été marqués par des rituels. Pensons à l'accueil d'un nouveau ou d'une nouvelle-née, au passage de l'enfance à l'âge adulte, à l'union de deux êtres pour continuer l'espèce; aux cérémonials de la pénitence, de la mort, de guérison, de communion dans un même groupe ou un même clan. Il est fascinant de voir comment le monde chrétien a repris ces rites des temps anciens avec les sacrements du baptême, de la confirmation, de l'eucharistie, du mariage, de la pénitence, de l'extrême-onction et du sacerdoce.

Que le clan ou la communauté sociale et spirituelle se réunisse pour le partage réel ou symbolique du corps et du sang de l'être suprême (ours des cavernes ou Christ), il ressort que nous avons un clan ou une communauté qui

veut, d'une part, louer l'être suprême et lui demander force et courage pour l'avenir et, d'autre part, assurer une meilleure cohésion entre les membres du clan ou de la communauté et avec les autres clans ou communautés chrétiennes. Tous participent de la même mémoire collective. Tous participent à quelque chose de plus grand que chacun d'eux et de plus grand que leur clan.

Dans son clan d'adoption, Ayla a été initiée aux rites de la pénitence, de la cérémonie des adieux et du baptême. En exil, durant son isolement, elle referra les mêmes gestes en rappel du passé. Maintenant seule, elle questionne l'ordre établi, l'ordre du clan, l'ordre qui ordonne la division sexuée des tâches tant de la vie quotidienne que des rites. Pour survivre, elle doit assumer des tâches réservées au groupe des hommes. Et lorsqu'elle retrouve des semblables, elle maintient son questionnement.

Dans le Tome 2 – *La vallée des chevaux*, il sera question de la Grande Terre Mère, l'Aïeule, la Première Mère, Créatrice et Soutien de toute vie, Celle qui bénissait les femmes en leur transmettant Son pouvoir de créer et d'engendrer la vie. Jamais on ne voyait son visage, même en rêve. Et quand on provoquait sa colère, Elle était capable de reprendre le merveilleux Don du Plaisir qu'elle offrait aux femmes qui choisissaient de s'ouvrir à un homme. D'où la création d'un ri-

Suite à la page 53

Célébration à l'occasion d'une convalescence

Le groupe *Phoebé*

La vie nous réserve des épreuves difficiles à comprendre surtout quand elles touchent une personne qui nous est chère. Je veux parler ici de notre sœur Marie-France qui a dû subir une intervention délicate dont elle se remet lentement. Mise au courant de la situation, Marie-Andrée, propose au groupe Phoebé de créer une célébration à l'intention de Marie-France qui y acquiesce avec joie.

Nous voici donc réunies, un beau dimanche, dans le salon de la Coopérative où habite notre malade. Se joignent à nous des amies très proches : Jacinthe Quévillon, Louise Bergeron et Guy Paiement, lui-même convalescent.

Sur la table, au centre de la pièce, on a reconstitué un petit univers marin fait de coquillages pour évoquer les mers et les sables québécois comme autant de refuges pour se refaire une santé. Les tissus aux couleurs pastel qui recouvrent la table signalent notre appartenance à la Collective et rendent présentes nos compagnes des autres groupes. Chandelles et cierge, appelés à combattre les ténèbres, expriment notre grande espérance et la chaleur de notre amitié. Les pierres et les petites roches, en tant qu'éléments de notre Terre, portent une énergie millénaire dont on voudrait irradier notre sœur en convalescence.

Ouverture de la célébration :

La souffrance est un mystère dont le secret se trouve en Dieu.

Pour signifier notre entrée dans ce mystère, recueillons-nous.

Passage de la nuit à la lumière : on allume le cierge

Le corps, c'est la cire et la mèche c'est la conscience. Quand la conscience s'éveille, la flamme surgit. Plus nous prenons conscience de cette flamme divine, plus sa lumière se répand.

Ensemble : Seigneur, nous reconnaissons en toi la Lumière qui guide nos pas

Chant : Tu es là au cœur de nos vies

Silence : On prend le temps d'entrer en soi, de se recueillir

Prières dans l'épreuve

Introduction : De tout temps, l'humanité a connu des épreuves, des déchirements, de l'angoisse. Dieu n'y est pas indifférent. La prière du psalmiste va nous le confirmer.

Extraits des Psaumes 31 et 86

En Toi, Seigneur, j'ai mon abri
En ta justice délivre-moi
Tends l'oreille vers moi
Sois pour moi un roc de force
Une enceinte de rempart qui me sauve`
Car mon rocher, mon rempart c'est Toi
Toi qui as vu ma souffrance
Tu as mis au large mes pas
Mes temps sont dans ta main
Sauve-moi par ton amour
Car ma vie se consume
Et ma vigueur s'affaiblit
Ecoute la voix de ma prière
Fais luire ta face sur moi
Sauve-moi par ton amour

Tends l'oreille, Seigneur, réponds-moi
Garde mon âme, car je suis ton ami.
Sauve-moi, je me fie en toi.
Seigneur, plein d'amour pour quiconque t'appelle,
Entends ma prière. Enseigne-moi tes voies.
Afin que je marche en ta fidélité
Rassemble mon cœur pour glorifier ton nom
Car ton amour est grand envers moi.
Tu as tiré mon âme des grandes eaux.
Tu m'aides et me consoles.
Je te rends grâce de tout mon cœur.

Répons : Venez à moi, vous qui souffrez, vous qui ployez sous le fardeau et moi je vous soulagerai.

Evangile Lc 13,10 : Guérison de la femme courbée

Introduction : Par ses guérisons, Jésus admet qu'il y a dans la société humaine des forces déshumanisantes qu'on ne peut contrôler. Le sens profond de ces guérisons, c'est la manifestation d'un changement possible dans toute vie. C'est aussi un don et un appel. Guérison et délivrance sont comparables à une libération.

Lecture de la Bonne Nouvelle selon saint Luc :

Or, il enseignait dans une synagogue, le jour du Sabbat. Justement il y avait là une femme possédée depuis 18 ans d'un esprit qui la rendait infirme, elle était toute courbée et ne pouvait absolument pas se redresser. Jésus, la voyant, l'interpella et lui dit : « Femme te voilà délivrée de ton infirmité » puis il lui imposa les mains. Et, à l'instant même, elle se redressa et elle glorifiait Dieu...

Accueillons cette parole de Dieu.

Prenons quelques instants pour écouter ce que cette parole dit à notre cœur dans le moment présent.

Moment de partage : Accueillons la réflexion que chacune et chacun veut bien nous partager.

Prière de l'assemblée

Soucieuses de vivre l'Aujourd'hui de Dieu dans notre monde, sur les chemins où nous mène la vie avec ses joies et ses peines, ses espoirs et ses fragilités, ensemble prions :

Pour Marie-France. De même que la femme courbée de l'Évangile se remet debout, puisses-tu, toi aussi, après toutes les vicissitudes que tu as connues les mois passés, goûter la joie d'une vie pleine et en santé.

Répons : Venez à moi, vous qui souffrez...et moi je vous soulagerai.

Pour Guy, afin que sa convalescence lui permette de retrouver l'énergie nécessaire pour continuer sa mission d'éveilleur et de rassembleur dont le monde a tant besoin.

Pour le monde entier, qui a tant de plaies à panser afin que se développent l'esprit d'entraide et de communion qui en favorisent la guérison.

Pour nous ici rassemblés, afin que nous apprenions à prêter nos mains, notre cœur et nos voix pour porter réconfort et soutien aux personnes qui souffrent autour de nous.

Prière: Seigneur, aide-nous à renaître au fond de nous-mêmes en acceptant nos limites, en apprenant à nous aimer avec nos blessures et nos cicatrices parce que nous croyons qu'un chemin neuf est toujours possible.

Onctions : Dans la Bible, les onctions, marques d'allégresse et de respect, sont aussi des rites de réconfort, de guérison ou de consécration. L'huile donne force et santé, joie et beauté. Elle purifie et assouplit. L'huile utilisée aujourd'hui est fabriquée en Gaspésie à partir d'algues recueillies dans le Saint-Laurent. Elle est donc un cadeau fourni par notre mère Nature. Nous souhaitons qu'elle procure joie et santé aux personnes convalescentes qui en feront usage.

Pendant que Louise prodigue les onctions à notre convalescente, l'assemblée forme un cercle en se donnant la main.

Réflexion de conclusion : Puisque nous sommes toutes branchées à l'énergie universelle, prenons le temps de bien sentir les mains que nous tenons afin de laisser passer l'étincelle divine qui jaillit de notre être, pour qu'elle apporte soulagement et guérison aux personnes convalescentes que nous aimons. Transmettons cette Énergie avec détachement, amour et humilité. Le reste appartient à Sa volonté.

Chant final : Nous chanterons pour toi, Seigneur.

Tu nous as fait revivre.

Que ta parole dans nos cœurs

À jamais nous délivre!

kkk

Suite de la page 49:

tuel pour l'initiation au Don du Plaisir, rituel malheureusement absent dans le christianisme, et dont les éléments pourraient servir de base à l'initiation de nos filles et de nos fils aux plaisirs de l'amour.

La socialisation semble être l'un des principaux thèmes du Tome 3 – Je vous laisse le plaisir de faire vos découvertes. En terminant, je dirais que, tout au long du récit, on ne sent jamais la leçon de choses. C'est un monde

tout à fait inconnu qui nous est présenté. D'aucunes, d'aucuns pourraient trouver l'héroïne trop bonne, trop belle, trop parfaite. Pour ma part, je reste fascinée par la somme de savoir mis en place dans cette narration romancée et par les divers degrés de lecture qu'il est possible de faire de cette épopée. J'éprouve un grand plaisir à avoir comme modèle, comme héroïne, une femme de courage qui affronte le quotidien et le sacré avec sa tête, ses bras et son cœur.

SAVIEZ-VOUS QUE...

Les vierges célestes du Coran pourraient n'être que des fruits blancs

Les travaux des chercheurs ont parfois un impact important sur la perception des réalités du monde. Le philologue allemand Christoph Luxenberg nous en fournit deux exemples tirés de son étude sur la langue du Coran. Ce philologue, qui maîtrise aussi bien l'arabe que le syriaque et «l'arabo-syriaque» - langue fort répandue aux VI^e et VIII^e siècles dans le Moyen Orient- s'est appliqué à déchiffrer certains passages obscurs du Coran à partir des manuscrits les plus anciens. Ainsi, dans la sourate de Marie (XIX, 24), le texte : « Ton Seigneur a mis à tes pieds un ruisseau», devient après l'étude de Luxenberg: «Ton Seigneur a rendu ton accouchement légitime». Plus étonnante encore est la traduction du texte des fameuses houris des jardins paradisiaques qu'on avait traduit par «vierges aux grands yeux», alors qu'il s'agissait de «fruits blancs comme le cristal» autrement dit de simples raisins. On imagine l'impact que peut avoir pour les Islamistes l'écart de sens entre ces deux traductions. (Source: Le Monde, édition du 06,05.03) (www.lemonde.fr/imprimer_article_ref/0,5987-318972,00.html)

Hommage à une religieuse catholique oeuvrant en Asie de l'Est

Une religieuse catholique romaine, sœur John Mananzan, fervente militante des droits humains, figure parmi les lauréates du Prix de la paix des femmes d'Asie de l'Est souvent décrit comme une version asiatique du Prix Nobel de la paix. L'APIC rapporte que la religieuse bénédictine s'est distinguée pour son engagement au service des relations interculturelles de la paix dans la région et dans le monde. Remis à l'occasion de la Conférence des femmes d'Asie de l'Est pour la paix mondiale à Manille aux Philippines, le Prix rend hommage à sœur Mananzan qui a ouvert de nouvelles voies dans le militantisme féministe et dans le domaine universitaire entraînant la création de programmes destinés aux femmes.

On peut allier collier de perles et volonté de fer

L'image plutôt sage de Madeleine Parent cache une femme d'action déterminée et efficace. Née à Montréal en 1919, Madeleine Parent a joué un rôle important lors des grèves du textile des années 1940 et 1950 et a contribué à l'établissement d'un syndicalisme canadien. Mais comment décrire toutes les luttes syndicales et féministes de Madeleine Parent, comprendre le

contexte historique dans lequel elles se sont déroulées et mesurer leur impact? Voilà le défi que s'est proposé l'équipe réunie par l'historienne Andrée Lévesque pour écrire un ouvrage passionnant : *Madeleine Parent militante*, les éditions du remue-ménage, 126 pages. Féministe convaincue, Madeleine Parent a également lutté pour l'équité salariale, le droit à l'avortement et la défense des droits des femmes immigrantes et des femmes autochtones. Elle est encore aujourd'hui une citoyenne engagée. Son militantisme, exemplaire et inspirant, est de nature à alimenter l'espoir des femmes et des hommes qui combattent pour un monde plus juste.

Les femmes évêques sont peu nombreuses

L'Église épiscopaliennne d'Écosse, membre de la communion anglicane, a accepté l'accession des femmes à la charge d'évêques. Cette décision aurait été prise par 124 voix contre 24 lors de l'assemblée du synode général tenu à Edimbourg le 13 juin 2003. Mais il ne serait pas question que l'Église anglicane d'Angleterre, considérée comme l'Église mère de la communion anglicane, s'ouvre à l'ordination épiscopale des femmes, elle qui a pourtant déjà introduit l'ordination des femmes à la prêtrise en 1994. Pour sa part, l'Église anglicane d'Irlande a accepté l'accession des femmes à la charge d'évêques, mais elle n'a pas encore connu d'ordination. Il y a donc des variations dans

l'admission des femmes aux plus hautes fonctions religieuses. On retrouve des femmes évêques actuellement dans les Églises anglicanes des États-Unis, du Canada, de Nouvelle-Zélande et de Polynésie. (Source : l'APIC)

Sisyphe est un héros grec, mais aussi un site internet féministe

Les lecteurs et lectrices d'Élaine Audet (voir sa chronique féministe dans le mensuel québécois L'Aut'e journal) et de Micheline Carrier, toutes deux journalistes et écrivaines, peuvent consulter leur site internet où figurent nombre de comptes rendus de lecture ou de textes de réflexion. L'optique de *Sisyphe* est féministe, pacifiste et écologiste.

<http://sisyphe.levillage.org>

courriel : sisyphesite@yahoo.ca

Agathe Lafortune

Le bulletin L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.

*Comité de rédaction: Louise Garnier, Yvette Laprise, Christine Lemaire,
Diane Marleau, Louise Melançon, Marie-Andrée Roy*

Travail d'édition: Christine Lemaire

Impression: Centre d'impression et de reproduction NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnements: Marie-France Dozois

Envoi postal: L'équipe de Phoebé

<i>Abonnement régulier:</i>	<i>1 an (4 nos)</i>	<i>12,00\$</i>
	<i>2 ans (8 nos)</i>	<i>22,00\$</i>
	<i>de soutien</i>	<i>25,00\$</i>
	<i>outre-mer (1an)</i>	<i>14,00\$</i>
	<i>outre-mer (2 ans)</i>	<i>24,00\$</i>
	<i>à l'unité</i>	<i>4,00\$</i>

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes:

à Montréal: La Librairie des Éditions Paulines

à Rimouski: La Librairie du Centre de pastorale

*On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à
L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.*

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole

Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone: (514) 374-6414

Courriel: yvette@cam.org

Site internet: <http://www.lautreparole.org>

Courrier de deuxième classe ——— enregistrement no 09307

*Port de retour
garanti*

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour nos dépenses d'envoi postal.